

CAROLE TREMBLAY

UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES



**Un chien dans
un jeu de quilles**



Dans la collection Chat de gouttière

1. *La saison de basket de Fred*, de Roger Poupart.
2. *La loutre blanche*, de Julien Lambert.
3. *Méchant samedi !*, de Daniel Laverdure.
4. *Swampou*, de Gérald Gagnon.
5. *Zapper ou ne pas zapper*, d'Henriette Major.

Un chien dans un jeu de quilles

un roman écrit par Carole Tremblay
et illustré par Dominique Jolin



Case postale 36563 – 598, rue Victoria
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition.



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Dépôt légal : 2001
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Tremblay, Carole

Un chien dans un jeu de quilles

(Collection Chat de gouttière ; 6)

Pour les jeunes de 9 ans et plus.

ISBN 2-922225-59-3

I. Jolin, Dominique. II. Titre. III Collection.

PS8589.R394C44 2001 jC843'.54 C2001-940130-2

PS9589.R394C44 2001

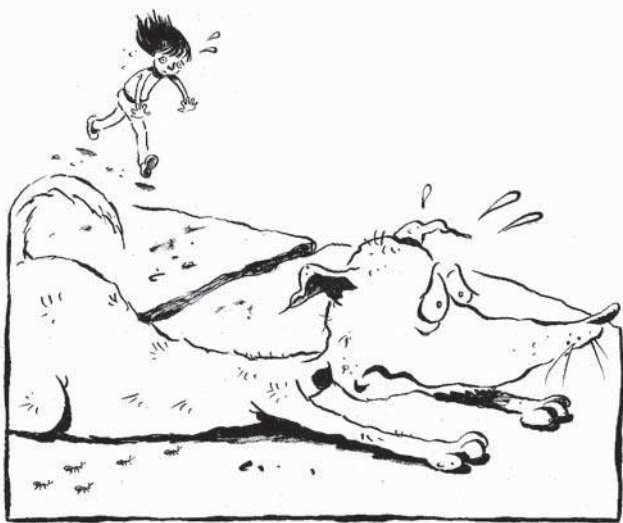
PZ23.T73Ch 2001

Illustration de la couverture
et illustrations intérieures :
Dominique Jolin

Conception graphique de la couverture :
Annie Penchrec'h

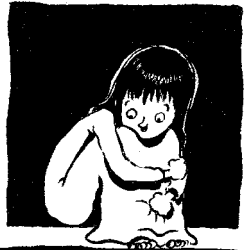
Copyright © 2001
Carole Tremblay, Dominique Jolin et Soulières éditeur
ISBN PDF 978-2-89607-285-9
ISBN EPUB 978-2-89607-288-0
Tous droits réservés

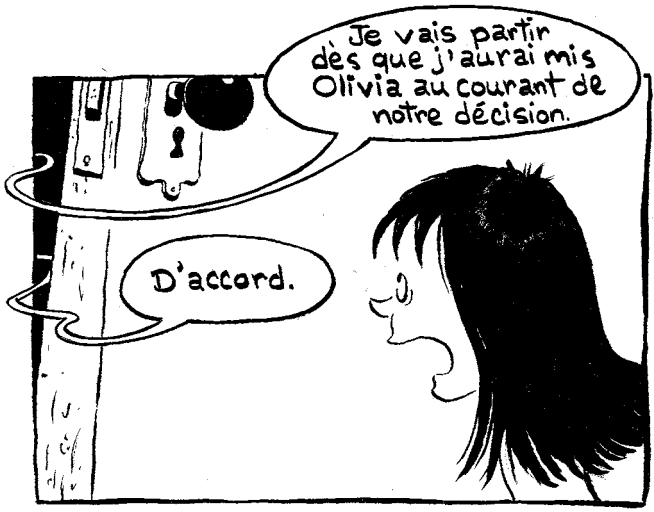
*À Gabou
qui voulait une histoire
de chien.*



Un chien dans un jeu de quilles.

Tout a commencé le fameux dimanche noir. Et quand je dis noir, je ne parle pas de panne d'électricité, mais de drame. De drame grave. **Gravissime!** Je parle du jour où mes parents ont décidé de **DIVORCER...**






Je vais partir
dès que j'aurai mis
Olivia au courant de
notre décision.

D'accord.

J'étais sidérée. Maman voulait
quitter un homme qui était toujours
d'accord avec elle.

Cette nuit-là,
j'ai bien réflé-
chi. Maman
avait dit qu'elle
ne partirait
pas tant qu'elle
ne m'aurait
pas parlé.

Il n'y avait
donc pas 36
solutions: Il
fallait que
je l'empêche
de me parler.



Olivia, il faut
qu'on se parle...

NOOON !!



Pour ne pas entendre maman,
Je me suis mise à chanter.

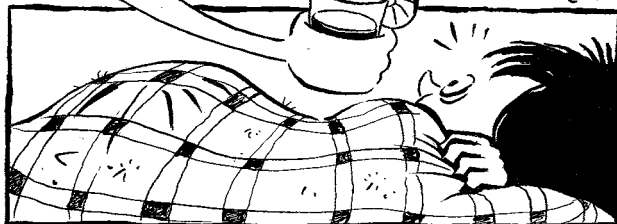
Ma poulette,
écoute-moi!

O sole mio...
miou...
miou...

Maman ne s'est pas laissée démonter.



Olivia,
regarde, je t'ai
apporté un beau
jus de pamplemousse...



Aussitôt que j'ai pointé le nez hors des couvertures, la traîtresse a lancé :



Papa et moi...

J'ai replongé aussi sec sous la couette. Le jus a éclaboussé maman.



Hier, ton père et moi...

J'ai repris de plus belle.



O Sole Mio !!!!

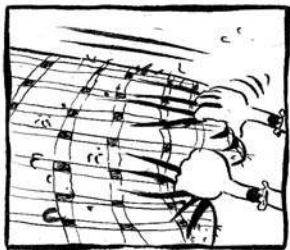
... on a décidé..

Comme maman ne se taisait pas, j'ai monté d'un octave.



O SOLE MIOOO!

Olivia, écoute-moi!



Elle a essayé de m'arracher la couette
mais j'ai résisté. J'ai tiré, tiré quand
tout à coup:



Il y a
eu un
moment
de silence.



Maman
en a
profité
pour
glisser...

Ton père
et moi ...



Là, j'ai mis mon
oreiller sur
ma tête et
j'ai hurlé:

**PEPITO
MI CORAZÓN!**





Même si mes cordes vocales allaient éclater, pas question de la laisser parler!

C'est là que papa est entré en scène...

C'est pas bientôt fini ce tintamarre?



Ça a mis un terme à la conversation. (Si on peut parler de conversation.)



LES JOURS OÙ JE NE VOULAIS PAS SAVOIR

Mardi, j'ai mis toutes les chances de mon côté, je me suis levée avant mes parents. J'ai fait mon petit déjeuner et mon lunch moi-même (dans les situations critiques, il faut savoir faire des efforts surhumains...) et je suis partie avant qu'ils aient eu le temps d'ouvrir la bouche. Papa ronflait dans sa chambre pen-

dant que maman roupillait dans le salon. Je l'ai entendue tomber en bas du canapé quand j'ai crié : « À ce soir ! » Dans sa chute, elle s'est cognée la tête sur la table à café. C'est un « Aïe ! » qui m'a répondu.

Après l'école, je suis restée au service de garde jusqu'à la fermeture. En revenant, je me suis arrêtée chez Raphaëlle pour essayer de me faire inviter à souper. Ça n'a pas marché. De toute façon, son père avait préparé du foie de veau et c'est plus que je n'en peux supporter. Même dans les situations critiques, il y a des limites. Je me demande même si je n'aimerais pas mieux voir mes parents divorcer que de porter une seule bouchée de cet infâme caoutchouc animal à ma délicate petite bouche.

Tant pis. Aux grands maux, les grands remèdes, comme disent les pharmaciens, j'ai décidé de faire semblant. Pas de manger du foie de veau, mais presque. J'ai téléphoné à maman pour lui dire que je soupais chez Raphaëlle.

— Je rentre tout de suite après, ai-je supplié pour l'empêcher de refuser.

— C'est que...

— Merci, maman.

J'ai raccroché avant qu'elle ne prononce la phrase fatidique qui provoquerait l'Apocalypse.

Ouf !

J'ai marché jusqu'au parc et j'ai sorti ma boîte à lunch de mon sac d'école. Le contenu, ou plutôt la quasi-absence de contenu, m'a considérablement déprimée. Mais je me suis dit que c'était toujours moins pire que de manger la nourriture de papa, une semaine sur deux, pour le restant de mes jours. Entre les miettes de biscuits et le papier cellophane qui avait emballé mes carottes, il me restait un yogourt tiède et les croûtes de pain de mon sandwich du midi. J'ai compté jusqu'à trente en anglais pour ne pas pleurer. C'est Rosalie qui m'a montré ce truc-là. Puis, j'ai trempé mes croûtes de pain dans le pot de yogourt.

J'ai survécu, mais le mélange de moutarde et de yogourt aux bleuets, je ne conseille ça à personne, même en instance de divorce.

Le mercredi, maman était debout à six heures. Elle m'avait préparé mon petit déjeuner. Elle me l'a même servi au lit. C'était un peu fort.

J'ai attaqué les céréales juste comme elle ouvrait la bouche.

— Weschque du dis ? ai-je demandé la bouche pleine.

Elle a répété calmement :

— Papa et moi...

— Farle flus fort, j'enchends pas à cause des chéréales.

— Papa et moi...

Elle venait de répéter pour la troisième fois : papa et moi... quand j'ai eu une subite envie de vous savez quoi. J'en ai profité pour renverser mon bol de céréales. Il fallait bien que maman s'occupe pendant que je courais aux toilettes.

J'en suis ressortie à huit heures et quart. Juste à temps pour filer à

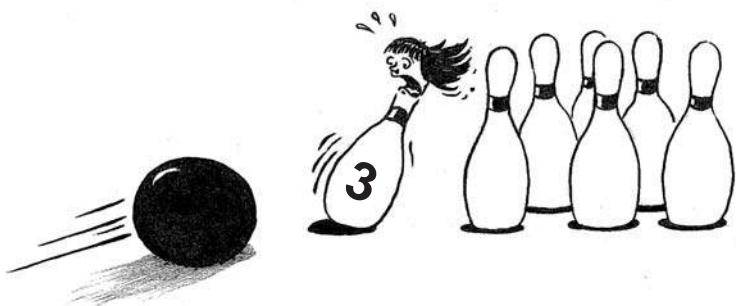
l'école sans être en retard. Papa ronflait toujours sur le canapé du salon. C'était son jour de dormir sans se déplier les jambes.

Pendant que je m'habillais en quatrième vitesse, j'ai entendu maman déclarer à papa qu'il allait devoir me parler puisque je ne voulais pas l'écouter, elle.

Mais papa ne l'écoutait pas plus que moi. Pour toute réponse, il a ronflé encore plus fort. Ça a tellement énervé maman qu'elle lui a lancé la télécommande pour le réveiller. J'ai profité de leur petite dispute pour m'éclipser en douce.

En criant : « À ce soir ! », j'ai entendu papa tomber en bas du canapé et se cogner la tête sur la table à café.

Je ne comprends pas que des parents qui ont tant de points communs puissent vouloir se séparer.



LE JOUR OÙ J'EN AI SU PLUS

Mes parents favoris ont dû avoir une sérieuse conversation parce que papa est venu me chercher à l'école pour dîner. C'était la première fois de sa vie qu'il faisait cela et il n'avait pas l'air très à l'aise. Je lui ai fait croire que je n'avais pas le droit de sortir et qu'il allait devoir manger à la cantine

avec toutes mes amies. Il était assis entre Sabrina et Rosalie, les genoux remontés au-dessus des épaules (au service de garde, on utilise les mêmes tables que les maternelles, c'est vous dire le format). Il grignotait timidement un bout de céleri (pauvre chou), quand Anita, la directrice du service de garde, est passée.

Elle l'a regardé d'un drôle d'air. C'est vrai qu'il avait un drôle d'air lui-même.

— On a un nouvel élève ? a-t-elle demandé.

— Oui, non, euh... a bafouillé papa en rosissant.

— Vous savez que vous n'avez pas le droit d'être ici, monsieur ?

— C'est que... a rebafouillé papa, je...

— Il m'a apporté ma boîte à lunch, ai-je répondu, prise d'une subite inspiration. Je l'avais oubliée dans sa voiture.

— Ouais, j'avais oublié ma voiture dans sa boîte à lunch, a souri papa, comme s'il était très satisfait de sa réponse.

— Alors merci, papa. À ce soir.

Je l'ai poussé en bas de son banc. Il a juste eu le temps de se rattraper à la table pour ne pas s'effondrer sur le plancher. Sous l'impact, la table a fait pratiquement un quart de tour sur elle-même. Le thermos de soupe de Benjamin a fait la culbute dans le sandwich de Félix pendant que Maxance passait à un cheveu d'avalier la cuiller avec laquelle elle mangeait sa compote de pomme.

Papa est sorti en courant tout en marmonnant un chapelet d'excuses plus confuses les unes que les autres.

Quand je suis rentrée de l'école, papa et maman étaient assis tous les deux dans le salon à se disputer gentiment.

— Non, c'est toi qui lui parles, martelait papa. Moi, elle ne veut pas m'écouter.

— Parce que tu penses qu'elle m'écoute, moi ? s'insurgeait maman.

— Je suis rentré au bureau couvert de macaroni après m'être couvert de ridicule à la cantine de l'école.

— Et moi, j'ai été aspergée de lait et de céréales juste après ma douche, ce matin.

— Après ta douche ? Ce n'est rien, ça !

— Ah non ?

— Non, moi c'était au bureau ! Au-bu-reau !

— Tu n'avais qu'à l'emmener manger au restaurant au lieu de faire le clown à la cantine !

— Elle m'avait juré qu'elle n'avait pas le droit de sortir de l'école à l'heure du dîner.

— Il ne fallait pas la croire !

— Comment pouvais-je savoir ?

— Ce soir, tu l'emmènes souper pour te racheter, a proposé maman.

— Mais je n'ai plus qu'un seul costume propre ! s'est récrié papa.

Je n'ai pas pu m'empêcher de pouffer de rire au souvenir de papa sortant à reculons de la cantine de l'école. Mon rire a tout de suite alerté ma mère.

— Tais-toi, a-t-elle soufflé, je pense que je l'ai entendue entrer.

Ils se sont levés tous les deux pour venir m'accueillir. Je n'ai eu que trois secondes pour réfléchir, mais avec moi, trois secondes, c'est deux de trop.

J'ai lancé mon sac par terre, j'ai croisé les bras sur mon ventre et j'ai commencé à gémir. Je leur ai raconté l'indigestion du siècle. J'ai forcé sur les détails dégoûtants, couleur, texture, fréquence des vomissements.

Même s'ils étaient un peu sceptiques, aucun d'eux n'a parlé d'aller souper au restaurant. Mieux, aucun d'eux n'a parlé de souper tout court. Je pense que ma description leur avait donné un mal de cœur total et complet. Quand je vous dis qu'ils se ressemblent...

J'ai eu droit à un bouillon de poulet devant la télé. C'est pas terrible comme souper, mais c'est quand même mieux que des croûtes de pain trempées dans le yogourt aux bleuets. Je sais que ce n'est pas avec ça que je vais grandir, mais à cette époque, j'aimais mieux être une

naine avec deux parents qu'une géante avec des parents divorcés.

Le jeudi, c'était vraiment rigolo. Franchement, ils ne savaient plus quoi inventer, les pauvres. Quand je suis rentrée de l'école, j'ai couru dans ma chambre pour échapper à maman qui me poursuivait dans le corridor avec une pancarte sur laquelle était écrit : « OLIVIA, TES PARENTS VONT DIVORCER ! » J'ai claqué la porte et je me suis jetée sur mon lit. Ouf !

Je croyais que j'avais échappé au pire. C'est là que j'ai entendu une voix en provenance du plancher :

— Olivia, maman et moi...

Sur le coup de la surprise, j'ai sauté au moins à trois mètres du matelas. Aux Olympiques, j'aurais gagné une médaille d'or avec un bond comme ça. Papa était caché sous mon lit. Il continuait son baratin.

— Nous avons pris une grande décision...

Je n'avais pas le choix, j'ai fait la traumatisée par la peur. Et hop ! J'ouvre la bouche et je laisse échapper le cri du siècle :

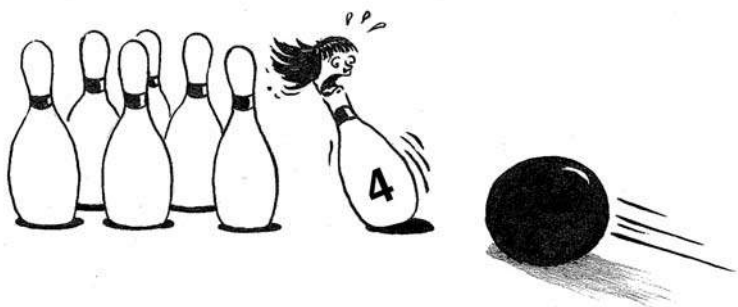
— Ahhhhhhh !!!!!!!!!!!!!!!

Dix minutes après, je n'avais toujours pas arrêté. Maman allait faire le 9-1-1 quand j'ai décidé de me calmer. Pour vous dire la puissance de mes poumons, il y avait un attroupe-ment sous mon balcon. Même le journal local avait envoyé un photogra-
phe.

J'ai entendu maman souffler à papa qu'il fallait attendre à demain. J'avais eu assez de traumatismes pour aujourd'hui. Il semblait d'ac-
cord.

Finalement, le vendredi, j'ai trouvé un mot dans ma boîte à lunch à l'école : *Olivia, papa et moi, on va divor-
cer. C'était signé : ta maman qui t'aime.* J'ai déballé mon sandwich. Entre le jambon et la moutarde, il y avait un autre papier sur lequel était écrit : *Ma petite Olivia d'amour, ta mère et moi al-
lons divorcer. Ton papa qui t'adore.*

Je ne comprenais toujours pas pourquoi des personnes qui ont tant de points communs veulent se sépa-
rer.



LE JOUR OÙ J'AI EU L'IDÉE DU SIÈCLE

Même si le message était clair, maman n'a pas pris de risques. Faut dire qu'elle me connaît. Pour plus de sécurité, elle est venue dans la cour d'école, à la récréation. Elle portait un mégaphone. Je ne sais pas où elle avait pris ça. Elle a commencé :

— OLIVIA !

Tout le monde s'est arrêté de jouer pour la regarder.

— C'est ta mère ? m'a demandé Benjamin, les yeux presque sortis de la tête tellement il était étonné.

— Non, ai-je fait, l'air le plus innocent possible.

— Mais oui, c'est sa mère, m'a trahie Raphaëlle, sans une once de remords.

Je vous dis que la solidarité, ce n'est pas sa spécialité, à celle-là.

— OLIVIA, TON PÈRE ET MOI... a continué de hurler ma mère en s'adressant au monde entier.

— Je sais, je sais, lui ai-je crié en courant vers elle. C'est pas la peine d'avertir tous les habitants de la planète.

Le pire était à venir.

Arrivée à la maison, je vis que papa et maman m'attendaient pour la conversation du siècle. Pour me faire tenir tranquille, ils m'avaient acheté un sac géant de maïs soufflé. C'est mon point faible. Je me suis

assise sur le canapé et j'ai écouté leur discours.

— Tu sais, les grandes personnes... bla bla bla

— Vivre à deux, ce n'est pas toujours facile et patati.

— La vie nous oblige parfois à patata.

— L'amour n'est pas éternel gna gna gna.

Je me croyais au cinéma, devant un film mortellement ennuyeux. Ça a basculé dans le film d'horreur quand papa a lâché :

— Et comme ta mère s'est trouvée un nouvel emploi à St-Ti-Gusse-les-berges, on s'est dit que ce serait le moment idéal pour se séparer.

— St-Ti-Gusse-les-berges, mais qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je hurlé en recrachant mon maïs à l'autre bout de la pièce.

Parce que, ouh, là, s'il fallait déménager, c'était pire que tout...

Maman a regardé le maïs que je venais de cracher atterrir sur une plante verte pendant que papa répondait :

— Ils ouvrent une nouvelle usine de colle à dentier, et ta mère a été choisie pour la diriger.

J'étais sidérée. Je n'allais quand même pas faire une semaine d'école ici et une semaine là-bas. Je veux bien avoir deux maisons, mais deux écoles, non ! Et je n'avais pas du tout l'intention de me couper en deux, ni dans le sens de la longueur, ni dans le sens de la largeur pour me partager entre papa et maman. J'avais le cœur qui me débattait.

— Et où est-ce que je vais habiter, moi ?

Le suspense était à son comble dans mon film d'horreur. Les deux monstres se regardaient comme s'ils attendaient que ce soit l'autre qui réponde. Le silence s'éternisait.

— Hein ? ai-je rajouté pour bien leur signaler que j'attendais une réponse et que ce n'était pas le moment de la pause commerciale.

Maman a gonflé ses joues, papa a regardé en l'air. Deux signes qui ne trompent pas : ils allaient bientôt parler. J'ai pris une grosse bouchée

de maïs soufflé pour me préparer au pire.

— Eh bien, c'est à toi de répondre à la question, ont lâché papa et maman, en parfaite harmonie. À croire qu'ils avaient répété leur numéro toute la journée !

Franchement ! Pourquoi divorcer quand on s'entend si bien ?

Ça ne réglait pas mon problème, ça.

Comment peut-on choisir entre son père et sa mère ? C'est comme choisir entre sa main gauche et sa main droite. Non, ce n'est pas un bon exemple, vu que, comme je suis droitrière, je prendrais sans hésiter ma main droite. Non, ce serait plutôt comme choisir entre son pied droit et son pied gauche. Oui, ça. C'est exactement ça. Je ne sais pas pour vous, en tout cas, moi, je ne suis droitrière ni du pied gauche ni du pied droit. Alors, qu'on me coupe l'un ou l'autre, je boîterai quand même.

En plus, pour ceux qui ne me connaissent pas, je peux dire que je ne

suis pas la reine de la décision. À Noël, je peux refaire mille cent douze fois ma liste de cadeaux. Choisir un livre à la bibliothèque me prend plus de temps que de le lire. Et j'ai été obligée de m'inventer un système de tirage au sort pour choisir mes vêtements le matin, sinon j'arrivais toujours en retard à l'école. Alors, choisir entre papa et maman... Ouf ! Si je ne trouvais pas un moyen efficace pour m'aider à faire un choix, je n'aurais sûrement pas encore décidé à dix-huit ans.

La première idée que j'ai eue, c'est le chien. J'étais sûre d'avoir trouvé la façon de faire le bon choix. Le chien, le fameux chien. Ça fait des années, peut-être même des siècles, que je leur casse les pieds avec le chien. Je veux un chien. Depuis que je suis sortie du ventre de ma mère, je veux un chien. Je crois que ça a été le premier mot que j'ai dit : chien. Un peu plus et j'apprenais à japper avant de parler. Mais jamais, jamais, ils n'ont accepté de m'en

procurer un. Tout ce que j'ai réussi à avoir, c'est un cochon d'Inde et même là, il a fallu travailler pendant des mois.

— Tu ne t'en occuperas pas, râ-
lait papa.

— Ça va faire des poils partout,
renchérissait maman.

— Il va me casser les oreilles
avec ses aboiements, rajoutait papa.

— Et qui est-ce qui va être obli-
gée de le sortir en revenant du tra-
vail parce que mademoiselle n'aura
pas le temps, trop occupée à faire
ses devoirs ou à regarder la télé ?

Quand je vous dis qu'ils s'enten-
dent à merveille...

J'ai eu beau supplier, je n'ai
jamais eu le début d'un espoir qu'ils
m'achètent un chien. Mais là, peut-
être qu'avec le divorce, un des deux
allait plier, céder, craquer, bref ac-
cepter de m'offrir le rêve de ma vie ?

J'étais décidée : celui qui dirait
oui le premier serait le parent élu.
Le parent qui aurait l'honneur, la
joie et le bonheur de m'engueuler
quand je rentrerais en retard pour

souper, qui me forcerait à faire le ménage de ma chambre malgré mes hurlements et qui m'empêcherait de sauter sur le canapé du salon avec mes amies. La solution était toute trouvée. J'étais géniale. Et, en plus, j'aurais un chien !

Je suis allée à la bibliothèque chercher une encyclopédie du monde canin. À la récréation, je l'ai feuilletée pour décider quelle race j'allais choisir. J'hésitais entre l'épagneul breton et le cavalier King Charles. Je n'arrivais pas à me décider. J'ai voulu jouer à pile ou face, mais j'ai perdu la pièce de monnaie. Comme c'était celle de Rosalie, ça a fait toute une histoire et on a passé le reste de la récréation à se disputer. J'ai pensé quelques secondes partir avec maman pour ne plus voir Rosalie de toute ma vie, mais je savais bien qu'au fond je le regretterais avant même d'avoir fait mes boîtes pour St-Ti-Gusse-les-berges. J'ai donc décidé de décider plus tard.

Je suis passée à l'attaque le soir même. Je les ai pris séparément dans la salle de bains pour leur poser la question.

— Tu ne t'en occuperas pas, a râlé maman.

— Ça va faire des poils partout, a dit papa.

— Il va me casser les oreilles avec ses aboiements, a rajouté maman.

— Et qui est-ce qui va être obligé de le sortir en revenant du travail parce que mademoiselle n'aura pas le temps, trop occupée à faire ses devoirs ou à regarder la télé ?

Ça, c'était papa. On aurait cru entendre maman ! C'est incroyable !

Non, mais franchement, entre nous, vous avez déjà vu des parents qui divorcent être aussi souvent d'accord ?

Comme mon PLAN A avait échoué, il fallait que je trouve une autre façon de m'aider à choisir. J'ai organisé une réunion dans la cour d'école pour trouver une solution. Le

genre de réunion que font les grandes personnes dans les bureaux. Du genre tout le monde dit ce qui lui passe par la tête, et parfois, au travers de toutes les niaiseries qu'on entend, se glisse une bonne idée. En tout cas, c'est ce que maman m'a expliqué. Ils appellent cela une tempête d'idées ou quelque chose comme ça.

Ou bien maman me raconte des salades, ou bien on n'a pas fait ça comme il faut, parce qu'on n'a trouvé aucune bonne idée. On a juste dit des bêtises. Et des grosses. Du genre, empoisonne-les avec du débouche-tuyau, tu iras habiter avec celui ou celle qui survivra. Fais correspondre chacune des lettres de leur nom à un chiffre. Genre A=1, B=2, C=3, etc... Additionne toutes les lettres de leur nom. Celui ou celle qui a le plus gros total gagne. Ça, c'est Sabrina. On se demande ce qu'elle regarde à la télé pour avoir des idées pareilles. Raphaëlle, elle, ce n'était pas beaucoup mieux : tu écris leurs noms sur des papiers, tu

en fais des avions et tu les lances. Celui qui vole le plus loin gagne. Je me voyais mal expliquer à maman que je partais avec papa parce que son avion à elle s'était écrasé sur la table de la salle à manger plutôt que se rendre jusqu'à la bibliothèque.

Je suis rentrée de l'école toute seule en marchant sur le plus de lignes de trottoir possible. Raphaëlle et Rosalie étaient restées au service de garde pour additionner les lettres de leurs noms. Comme si on n'avait pas assez de devoirs comme ça...

C'est quand j'ai vu le panneau publicitaire vantant les mérites des souliers de course que j'ai eu l'illumination. Sur l'affiche, il y avait le coureur le plus rapide de la planète, gagnant d'un nombre infini de médailles d'or. Il montrait ses chaussures en souriant comme si ç'avait été la plus belle chose du monde. Des chaussures de course noires, franchement... Mais c'est quand même là que j'ai eu l'idée du siècle, si c'est pas du millénaire : j'allais organiser

des Olympiques de parents, des épreuves dans toutes sortes de catégories pour déterminer le gagnant. Et au lieu de remporter une médaille d'or, le champion des épreuves gagnerait la petite fille en or, moi.

J'étais plus que géniale. J'étais super géniale. Et cette fois, c'était vrai !

Papa et maman ont fait de drôles de têtes quand je leur ai annoncé la grande nouvelle. Pour être franche, ils n'avaient pas l'air d'apprécier tellement mon idée.

— Bon, qu'est-ce qu'elle nous a encore inventé ? a râlé maman.

— Les parents Olympiques ? a demandé papa, en soulevant le sourcil droit. (Il est droitier des sourcils.)

— Mais non, c'est génial, vous allez voir. Et puis, si vous n'acceptez pas, je ne décide pas et je vais habiter chez grand-maman.

Cette menace les a tous les deux jetés par terre. Ma grand-mère habite à Vancouver. C'est à cinq mille kilomètres d'ici. À moins de

posséder un avion personnel, on ne va pas là toutes les fins de semaine...

Ils ont fini par accepter, un peu à contrecœur, il faut bien l'avouer.

Pour être sûre qu'ils ne changeraient pas d'avis, je leur ai fait signer des contrats. Oui, des contrats sur lesquels ils s'engageaient à respecter toutes les règles du jeu, à ne jamais tricher et à faire du mieux qu'ils pouvaient dans chaque catégorie. Je les ai rangés dans une cachette ultra-secrète pour ne pas qu'ils aient l'idée d'aller les déchirer pendant la nuit. On s'est entendus pour une douzaine d'épreuves. Une par jour, chaque jour de la semaine, quatre le samedi et trois le dimanche. Le dimanche soir, je comptabiliserais les points (avec une calculatrice, parce que oh, là, quand même, on a assez de devoirs comme ça...) et j'annoncerais le vainqueur au souper.

Contrairement à mes parents, mes copines étaient emballées par mon idée. (Même si elles étaient un peu jalouses de ne pas l'avoir eue à

ma place.) Elles ont toutes demandé si elles pouvaient assister aux épreuves. Je me suis dit : pourquoi pas. Après tout, les gradins des Olympiques sont toujours pleins et les athlètes en sont ravis. Mes parents sont des athlètes ni plus ni moins normaux que les autres. Alors, j'ai fabriqué des billets que j'ai vendus dans la cour de récréation. Raphaëlle et Rosalie ont eu droit à un laissez-passer gratuit parce qu'elles avaient promis de m'aider à organiser les épreuves.



LE JOUR DE LA PREMIÈRE ÉPREUVE

L'épreuve du lundi entrait dans la catégorie « Cuisine ». Elle consistait à fabriquer un gâteau de mariage. Au début, j'avais pensé leur proposer de me concocter le meilleur dessert du monde, mais Raphaëlle m'a fait remarquer qu'un gâteau de mariage pourrait leur

rappeler de bons souvenirs, et les bons souvenirs, parfois, ça aide à se réconcilier. Rosalie était d'accord, alors j'ai dit oui.

Ça s'est passé comme ça. Le lundi, papa et maman sont rentrés du travail avec tous les ingrédients dont ils allaient avoir besoin. Rosalie, Raphaëlle et moi, on les attendait dans l'escalier. Je pense que Rosalie était plus énervée que moi. Faut dire qu'elle n'a pas de papa. Encore moins de papa qui accepte de faire un gâteau de mariage. En plus, elle n'a jamais assisté à un mariage. Moi non plus d'ailleurs, mais je trouve que ce n'est pas une raison suffisante pour mordre les rampes d'escalier comme elle le faisait.

Papa et maman ont enfilé des tabliers et sont passés à l'attaque. La première minute, tout allait bien. Maman mesurait de la farine, papa graissait des moules. Mais, dès la deuxième, ça s'est gâché. Papa voulait savoir combien d'étages aurait

le gâteau de maman. Il lui a gentiment posé la question.

— Trois, a répondu maman, comme celui qui a été servi à notre noce. Et toi ?

— Quatre, a pompeusement déclaré papa. Parce qu'à notre mariage, le gâteau avait quatre étages.

— Voyons, Pierre. Le gâteau n'avait pas quatre étages. Il n'en avait que trois. Je le sais, c'est moi qui l'avais commandé ! s'est écriée maman.

— Quatre ! Je le sais, c'est moi qui l'ai coupé pour les invités ! a rétorqué papa.

— Trois, je le sais, j'avais choisi trois étages parce que c'était le même nombre que celui de la maison dans laquelle on avait loué notre appartement !

— Quatre, a insisté papa, j'en suis sûr, parce que notre voiture neuve avait quatre portes.

— Quel est le rapport ? a crié maman.

— Eh bien, le rapport, c'est que notre voiture avait quatre portes.

— Ta voiture, ta voiture, je ne peux pas croire que tu pensais à ta voiture le jour de notre mariage ! Ça peut bien avoir mal tourné !

Là-dessus, elle a lancé sa farine dans son bol avec rage. La farine, sous le choc, s'est transformée en un joli nuage blanc. Puis, elle s'est mise à retomber un peu partout, comme une petite neige poudreuse.

Papa n'a pas pu s'empêcher de s'esclaffer devant le visage tout blanc de maman, puis il s'est caché derrière le comptoir pour éviter les représailles.

D'un coup de torchon, maman a essuyé la farine qui lui couvrait le visage. Dessous, elle était rouge de colère. Raphaëlle, Rosalie et moi, on a craint le pire. Même que Raphaëlle s'est cachée derrière moi tellement maman avait l'air mauvais.

Maman a ouvert la bouche, l'a refermée, l'a rouverte. Je me demandais si elle allait exploser ou s'évanouir. Le silence s'éternisait. Papa, toujours tapi derrière le comptoir, se mordait la lèvre pour ne pas rire. Il

a toussé et a tenté de se relever. Sa tête dépassait à peine du comptoir quand maman lui a lancé l'œuf. Il l'a reçu en plein sur le crâne, là où il commence à perdre des cheveux. Il était tellement étonné que maman réussisse son tir qu'il en est tombé sur le derrière.

Maman s'est penchée au-dessus du comptoir pour contempler son œuvre. Aussitôt qu'elle a vu papa avec le jaune d'œuf qui lui coulait entre les yeux, elle a éclaté de rire. Papa a voulu maugréer quelque chose, mais comme Raphaëlle, Rosalie et moi on hurlait déjà en se tenant les côtes, il a suivi le courant et s'est mis à rigoler, lui aussi.

Dix minutes plus tard, on riait toujours. Il a fallu au moins quinze minutes pour que Raphaëlle puisse placer sa proposition :

— Et si vous alliez voir les photos de mariage pour vérifier combien le gâteau avait d'étages ?

Elle, elle était vraiment fixée sur l'idée de les réconcilier par les souvenirs.

Rosalie, elle, regrettait de ne pas avoir de père. Parce que le divorce, elle trouvait ça vraiment très amusant. Elle aurait bien voulu avoir des parents qui divorcent, elle aussi.

Quelques coups de débarbouillettes plus tard, papa et maman étaient assis par terre, l'un à côté de l'autre à regarder des photos. Le temps qu'ils trouvent celles du mariage parmi les milliards de photos que contient la grosse boîte, j'avais eu le temps de revivre ma vie au complet.

— Oh ! Pierre. Regarde Olivia comme elle était mignonne avec cette petite robe-là, roucoulait maman.

— Mon Dieu, Véronique, je ne me rappelais pas qu'elle ait déjà été si petite. Regarde, sa tête est à peine plus grosse que mon poing.

J'espère bien. S'il avait fallu que j'aie un ballon de football à la place du crâne, je serais encore dans le ventre de maman à chercher la sortie.

— Ah ! Ça, c'est à son deuxième anniversaire.

— Oui ! On lui avait offert un pot pour lui apprendre à faire pipi.

Tout un cadeau, merci !

Ici, deux questions s'imposent. D'abord, est-ce que c'était bien la peine de me prendre en photo pendant que je montrais mon premier caca à mes parents ? Et, deuxièmement, est-ce que c'est bien la peine de montrer la photo de mon premier caca à mes deux meilleures copines ? Les parents ne font pas toujours bien la différence entre mignon et ridicule. J'ai arraché la photo des mains de papa juste avant que Rosalie ne l'attrape. Je l'ai déchiquetée en mille millions de morceaux et j'ai jeté les confettis aux toilettes.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Olivia ? s'est insurgée maman.

— Je mets le caca aux toilettes comme vous me l'avez montré quand j'avais deux ans. Et maintenant, on m'a assez vue les fesses à l'air et le visage barbouillé de chocolat. Sortez

les photos de votre mariage si vous voulez finir votre première épreuve avant de commencer la prochaine.

— Bon, bon, a fait maman, en rangeant à regret une photo de moi bébé où j'avais l'air d'un morse sans défense. Tu étais mignonne quand même...

Rosalie a pouffé de rire. Je lui ai jeté un regard noir.

Arrivés au fond de la caisse, ils ont trouvé les fameuses photos. Finalement, c'est papa qui avait raison : le gâteau comportait quatre étages.

— J'avais dû compter la cave, a essayé de se justifier maman qui tenait à sa maison à trois étages.

Ils ont donc décidé de faire chacun un gâteau à quatre étages.

— Comme celui de votre mariage, qui était le plus beau jour de votre vie, a lourdement insisté Raphaëlle.

Papa et maman ont fait comme s'ils n'avaient rien entendu. Raphaëlle, croyant qu'elle n'avait

pas parlé assez fort, a ouvert la bouche pour répéter :

— Comme...

Je lui ai donné un coup de pied dans le tibia. Non, mais, bon, ça suffisait. On le savait !

Papa et maman ont recommencé à mesurer de la farine, à casser des œufs et à mélanger la pâte. Ils avaient même l'air de s'amuser.

Papa chantait et maman sifflait pour l'accompagner.

— Excusez-moi, madame, est-ce que je peux vous emprunter une tasse de sucre ? a fait mon père en faisant un clin d'œil à maman.

Raphaëlle m'a pincée.

— Tu vois, ils se réconcilient. Tu n'auras même pas besoin de choisir.

Mais ce n'était pas si facile.

— Comment, tu n'as pas de sucre ? a lancé maman d'une voix glaciale. Je t'ai appelé au bureau pour te prévenir qu'on n'en aurait pas assez pour deux. Tu m'as même dit que tu passerais à l'épicerie en chercher.

— Je n'ai jamais dit ça !

— Oui !

— Non !

— OUI !

— NON !

— Dis donc que je suis folle !

— Mais bien sûr que tu es folle !

— AHHHHHHHHHHH !

Maman a foncé sur lui avec le fouet plein d'œufs battus. Il a fallu se mettre à trois pour les séparer.

Une fois qu'ils ont été calmés, on leur a proposé d'aller au magasin acheter les ingrédients qui leur manquaient.

— Je refuse de continuer de faire la cuisine avec cet individu à mes côtés, a déclaré ma mère.

— Même chose pour moi, a ajouté mon père.

Ils boudaient comme des bébés de la garderie. Bel exemple pour la jeunesse, vraiment !

— Allez, c'est fini, faites-vous un gros câlin et réconciliez-vous, a sussurré Rosalie en utilisant une technique digne de leur âge mental.

Papa et maman ont ouvert les bras en regardant ailleurs, mais, tout à coup, maman s'est rétractée.

— Nan !

— Ben moi aussi, nan ! a singé papa.

Bon ! Ils n'allaient pas me foutre en l'air mes Olympiques, les bébés.

— D'accord, ai-je dit. J'ai une idée. Un des deux va utiliser la cuisine, l'autre la salle de bains.

— La salle de bains ! s'est écriée maman, horrifiée. Mais ce n'est pas hygiénique !

— Ben la salle à manger alors !

— Moi, je garde la cuisine, s'est dépêchée de dire maman.

— Et pourquoi ce ne serait pas moi ? a répliqué papa.

— Parce que je l'ai dit en premier.

— Mais c'est pas juste ! a hurlé papa. Il n'y a pas de four dans la salle à manger.

J'ai voulu le calmer :

— Mais tu pourras utiliser celui de la cuisine !

— Nan ! a lancé maman.

— Maman, sois raisonnable ! Il ne va quand même pas faire cuire son gâteau dans le buffet !

— Non, je ne veux pas lui prêter mon four, c'est à moi.

J'ai voulu les envoyer dans leur chambre en pénitence, mais comme ils ont la même, ça n'aurait pas réglé le problème. Alors, pour trancher, j'ai dit :

— Puisque c'est comme ça, personne n'aura la cuisine. Papa travaillera dans la salle à manger et maman dans la chambre à coucher. Vous utiliserez tous les deux le four de la cuisine. C'est comme ça et je ne veux plus entendre un mot !

Papa et maman sont partis en ronchonnant que c'était pas juste et patati et patata. Bon, j'admets que ce n'était pas très pratique de faire un gâteau de mariage à douze mètres de la cuisine la plus proche, mais ça leur apprendra à se disputer pour des bêtises.

Ils ont recommencé à travailler en silence. Plus de chanson, plus de sifflet. On n'entendait que le fouet qui battait la pâte. C'était assez mortel comme ambiance. Rosalie et Raphaëlle sont rentrées chez elle. Il

se faisait tard et puis elles trouvaient ça moins drôle depuis que les ingrédients ne volaient plus au travers de la cuisine.

Pour éviter que la dispute n'éclate de nouveau, j'avais interdit à papa et maman de sortir de la pièce que je leur avais octroyée. Quand ils avaient besoin de quelque chose, ils m'appelaient pour que j'aie le chercher. J'ai passé la soirée à courir d'une pièce à l'autre avec un moule, du beurre ou une spatule. Ça faisait bien trois heures que maman était enfermée quand on a entendu un espèce de « Splouche » majuscule.

Il y a eu trois secondes de silence, suivies d'un cri déchirant. Papa a passé la tête par la porte de la salle à manger. J'ai avancé doucement vers la chambre. J'ai posé l'oreille contre la porte. De l'autre côté, on entendait maman sangloter.

Papa est devenu tout blanc. Il a dit d'une voix un peu angoissée :

— Va voir ce qu'elle a.

J'ai ouvert la porte. Maman pleurerait, assise par terre. À côté d'elle,

un tas informe de pâte et de crème s'étendait sur le sol. Les pieds des mariés de plastique dépassaient d'une espèce de colline blanche au milieu du désastre. Ils avaient la tête enfoncée dans la pâte à gâteau. Maman sanglotait de plus belle.

— C'est à l'image de notre mariage... Bou hou hou. Une catastrophe ! Et en plus, je vais perdre ma fille... Bou hou hou.

— Il n'y a rien de sûr, maman. Il reste encore plein d'épreuves...

— Je ne les réussirai pas. Tout est fini. Je suis la plus malheureuse des femmes... Bou hou hou....

J'ai essayé de la rassurer.

— Mais non, mais non... Il y a sûrement quelque part, en Nouvelle-Zélande ou au Timor oriental, une femme plus malheureuse que toi. Je ne sais pas, une femme qui vient de perdre ses douze enfants d'un coup pendant un ouragan, ou bien une autre dont la maison a brûlé avec son mari handicapé, ou alors....

— Arrête ! Pourquoi tu me racontes des histoires aussi tristes ? Tu ne trouves pas que j'ai assez de peine comme ça ?

Ses pleurs ont redoublé. Je ne savais plus quoi dire. J'ai regardé papa. Lui aussi était assez démonté. Il mordait un coin de son tablier pour ne pas pleurer.

Après un moment d'hésitation, il s'est écrié :

— Pauvre Véro !

Il a couru vers elle pour la consoler. Ce qui est chic, quand même. Aux vrais Olympiques, on ne voit jamais ça, un concurrent qui abandonne la compétition pour aller consoler son adversaire.

Le problème, c'est que sous le coup de l'émotion, papa a mal calculé sa vitesse. Les freins lui ont manqué et il a mis le pied dans le glaçage. Ça l'a fait dérapier. Il a glissé sur un bon mètre, étalant la pâte à gâteau sur le plancher et... Pouf ! il s'est écroulé sur le lit, les mains pleines de glaçage et le tablier tout barbouillé.

Je ne pense pas qu'il l'ait fait exprès, mais ça a marché quand même : maman s'est automatiquement arrêtée de pleurer. Elle a même esquissé un sourire à travers la farine qui lui couvrait le visage.

— Merci Pierre ! C'est exactement ce que ça me prenait.

Papa s'est relevé dignement, comme si de rien n'était.

— Ça va mieux ? a-t-il demandé.

— Ça dépend de ton gâteau, a répondu maman. S'il est trop réussi...

— Mmmpft ! a fait papa. Je ne sais pas si on peut avoir une médaille d'or pour ça... Venez voir.

On a tous filé dans la salle à manger. Au milieu d'un bordel indescriptible de casseroles et de bols trônait une étrange construction. Quatre espèces de galettes plus ou moins carrées tenaient par miracle, appuyées sur des bâtons de popsicle. On aurait dit le bricolage d'un enfant de deux ans.

— C'est beau, papa ! ai-je dit, comme s'il avait vraiment eu deux ans.

Il a souri, tout content. Au bout d'un moment, j'ai demandé :

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Ben, un gâteau de mariage à quatre étages ! Ça ne se voit pas ?

Il a pris son couple de mariés en plastique et l'a posé au-dessus de la pyramide chambranlante. Le quatrième étage s'est aussitôt écroulé sur le troisième, puis le troisième sur le deuxième, puis le tout a écrapouti le premier.

Maman a éclaté de rire. Papa a pris un air vexé. J'ai reculé vers la porte avant que les ustensiles de cuisine recommencent à faire du vol plané. Mais papa n'a rien lancé du tout. Au contraire, il s'est mis à rire, lui aussi.

— Bon, ai-je dit, avant qu'ils ne recommencent à se disputer. L'épreuve du gâteau de mariage est annulée pour cause de catastrophe naturelle. Ça suffit pour aujourd'hui.

On a fait la vaisselle tous ensemble, comme une vraie famille normale. On a joué aux devinettes et c'est toujours moi qui gagnais. (Par-

fois, je me demande s'ils ne font pas semblant de ne pas savoir les réponses. C'est vrai, non ? Comment on peut poser tant de questions et avoir si peu de réponses ?)

La chambre des parents était un tel fouillis de pête et de crémage que j'ai décidé de leur prêter la mienne. J'ai pensé qu'à deux, dans un tout petit lit, ils seraient bien obligés de se rapprocher. Ils pourraient peut-être même me faire un petit frère ou une petite sœur... Et là, peut-être que le divorce serait, lui aussi, remis pour cause de catastrophe naturelle ?

Moi, j'ai dormi sur le canapé du salon. Et vous savez quoi ? Je ne me suis même pas cogné la tête sur le coin de la table à café en me levant. Ça doit être ça qu'on appelle l'évolution de l'espèce.



LE JOUR DU VICE-VERSA

Le lendemain, papa et maman m'ont demandé congé d'épreuves pendant la semaine. Avec chacun leur journée de travail dans le corps, ça devenait trop stressant de faire des compétitions le soir venu. Ils ont fait valoir que la fin de semaine d'après comptait trois jours de congé à cause de l'Action de grâ-

ces. On pourrait ainsi regrouper les activités plutôt que de s'éparpiller pendant la semaine. J'ai accepté leurs conditions.

Au fond, ça m'arrangeait, parce que ça nous laissait plus de temps, à Rosalie, à Raphaëlle et à moi pour trouver de nouvelles idées d'épreuves. Ça nous a d'ailleurs occupées pendant toutes les récréations de la semaine.

Parmi les épreuves qu'on avait inventées, une de celles qui m'amusaient le plus, c'était le renversement des rôles. Papa devait faire semblant d'être maman et vice-versa. C'est Raphaëlle qui avait pensé à ça. Il paraît que quand ses parents ont divorcé, sa mère passait son temps à dire : « On voit qu'il n'est à ma place. S'il se mettait à ma place deux secondes, il verrait bien et bla bla bla.... »

Donc, on avait décidé que chacun des parents devait passer le samedi à faire ce que l'autre faisait normalement. Raphaëlle disait que, forcé-

ment, à la fin, ils se comprendraient mieux et qu'ils se réconcilieraient.

Il n'y avait rien de garanti, mais ça valait la peine d'essayer.

Samedi matin, donc, papa s'est levé vers huit heures. Il a pris un long bain chaud parfumé d'huiles essentielles. Le problème, c'est qu'il en avait tellement mis que ça sentait jusqu'en dessous des lits et au fond des placards. Je pense même que la corde à linge, dehors, sentait la lavande. Lorsqu'il est finalement sorti de la salle de bains, papa avait trop mal au cœur pour déjeuner. Il était vert pâle. Ça n'allait pas du tout avec le déshabillé lilas que lui avait prêté maman.

De vert pâle, il est passé à vert foncé quand il a mis le masque de concombre pour adoucir la peau. Tout le temps qu'il s'enduisait le visage, il ne cessait de lâcher des onomatopées du genre : beurk, ouach, heurk, hich... Je ne savais pas qu'il en existait autant de différentes. Ou alors mon père est très créatif.

Pendant ce temps-là, maman lisait le cahier des sports au lit. Elle n'en était pas arrivée à la page quatre qu'elle s'est effondrée sur l'oreiller.

« C'est mortellement ennuyeux ! » furent ses dernières paroles, juste avant de s'écraser la tête la première dans le classement des équipes de base-ball.

Pour éviter que papa ne vomisse, j'ai été obligée d'ouvrir en grand toutes les fenêtres de la maison. Ça a fait un courant d'air terrible. Les rideaux virevoltaient. Le journal s'est retrouvé éparpillé aux quatre coins de la salle à manger. Papa courait partout pour rattraper les pages en essayant d'empêcher son déshabillé de s'ouvrir complètement. C'était parfaitement ridicule. J'ai été obligée de l'aider tellement il faisait pitié.

Pendant ce temps, maman ronflait toujours, le nez dans les résultats du base-ball. Quand elle s'est réveillée, elle avait le nom des équipes imprimées dans le front telle-

ment elle avait dormi longtemps sur le journal.

Papa s'est esclaffé en la voyant. Il n'aurait pas dû, vu qu'il n'avait pas l'air plus malin avec son masque de concombre. Ils se sont lancé des insultes jusqu'à l'heure du dîner. Le renversement des rôles comme technique de réconciliation, franchement, je ne suis pas tout à fait convaincue que ça marche.

À midi, papa a fait brûler une omelette pendant que maman ratait la vinaigrette pour la salade qui l'accompagnait. Je commençais sérieusement à regretter d'avoir inventé cette épreuve. Surtout qu'aucun des deux athlètes en compétition ne semblait s'en sortir mieux que l'autre.

Raphaëlle et Rosalie sont arrivées en début d'après-midi. C'est là que ça a commencé à être plus rigolo. Faut croire que mes parents sont des clowns normaux, ça leur prend un public pour être vraiment à leur mieux.

Pendant que maman essayait de réparer la laveuse qui fait des sien-

nes, papa, lui, s'est mis à répéter ses pas pour le cours de danse sociale.

Il était en robe, avec des souliers à talons hauts. Juste ça, c'était assez pour Rosalie. Elle ne pouvait pas le regarder sans hurler de rire. À un moment, il a même fallu la sortir sur le balcon pour la calmer. J'avais peur que quelque chose éclate dans son ventre et qu'on doive l'emmenner à l'hôpital.

Papa a mis le disque de polka. Apparemment que c'est ce qui était au programme du cours cette semaine-là. Et un et deux et trois, il a commencé à sautiller avec ses talons hauts. On aurait dit une sauterelle obèse qui trouve le plancher trop chaud. Comme le public appréciait, papa en rajoutait pour nous faire encore plus rire. Il sautait de plus en plus haut. Le mouvement faisait soulever sa robe et on voyait ses grandes jambes poilues qui bougeaient d'un côté et de l'autre. Un des talons s'est cassé sous le poids de papa. Rosalie en est tombée par terre de rire. Ça n'a pas empêché

papa de continuer son spectacle. Rosalie hoquetait, couchée sur le plancher. C'est comme ça qu'elle a repéré la fuite d'eau en provenance de la laveuse. Pour dire toute la vérité, elle en a même avalé une gorgée.

Pour ne pas être en reste, maman a décidé de participer au spectacle. Elle est arrivée trempée, la clé à molette à la main. Elle a commencé à chanter des gros mots sur la musique de polka. C'est comme ça que j'ai appris qu'elle en savait au moins autant que papa. Si ce n'est pas plus.

Pris par l'ivresse de la représentation, papa lui a pris la clé à molette des mains, et a fait semblant de nager jusqu'à la source de la fuite.

Maman, elle, injurait papa sur l'air de polka parce qu'il était en train de lui ruiner sa robe en la traînant sur le plancher. Elle avait beau chanter, elle était furieuse pour vrai. Alors, pour se venger de papa qui lui bousillait sa garde-robe, elle a couru

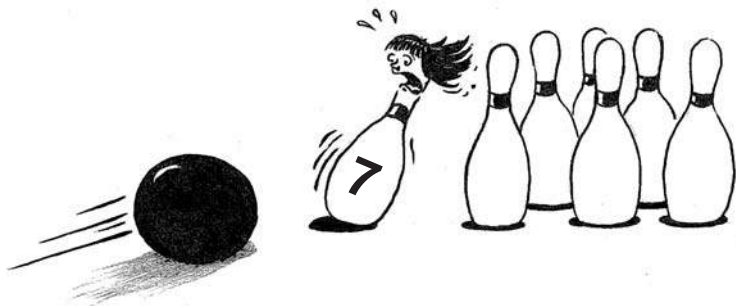
dans la chambre et est revenue avec un veston qu'elle a piétiné devant nous en dansant la polka dessus.

Après avoir arrêté l'eau, papa est revenu en nageant sur le dos cette fois. Il ne s'était toujours pas rendu compte des frasques de maman. Il s'est relevé, a attrapé maman et l'a fait virevolter, sans cesser de sautiller. Quand la musique s'est arrêtée, il l'a laissée retomber pour la rattraper à la dernière minute dans ses bras comme les danseurs de tango. C'est là qu'il a réalisé qu'il était lui-même debout sur son veston préféré.

L'épreuve s'est terminée comme ça. Après une brève, mais intense altercation, ils sont partis magasiner, chacun de leur côté.

J'ai préféré rester pour éponger. Et puis, il fallait que j'attende le réparateur de machine à laver. Le renversement des rôles n'avait pas changé grand-chose : que ce soit papa ou maman qui essaie de réparer, ça finit toujours par un chapelet de gros mots et un réparateur.

Encore une fois, l'épreuve était nulle. Ce n'est pas ça qui allait m'aider à choisir.



UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES

Le dimanche, j'avais organisé une vraie épreuve sportive : le bowling dans la descente de garage. À l'école, j'avais vendu au moins quinze billets. Il faut dire que j'avais promis tout un spectacle. C'est Rosalie qui avait eu l'idée de placer les quilles en haut de la pente qui descend au garage. Les parents en

compétition devaient faire remonter la boule jusqu'en haut avant de frapper les quilles. Ça risquait de faire des abats dans tous les sens et on ne manquerait pas de s'amuser.

Raphaëlle avait fait de la limonade et la vendait vingt-cinq sous le verre. Le ciel était bleu, la température idéale, bref, tout était parfait.

On a tiré à pile ou face pour décider qui, de papa ou de maman, commencerait. Après avoir fait tomber accidentellement trois pièces de monnaie dans la bouche d'égoût, j'ai finalement désigné maman.

Avant de commencer, je dois préciser que l'entrée de garage ne nous appartient pas. Nous, on habite au deuxième. L'entrée est au propriétaire, monsieur Moustache. Bon, d'accord, ce n'est pas son vrai nom, mais comme il a une grosse moustache, on l'appelle comme ça. C'est moins long que Triculimonopoulos, qui est son vrai nom. D'après moi, c'est un nom beaucoup plus ridicule que monsieur Moustache. En fin de compte, c'est presque plus poli de

l'appeler monsieur Moustache. Bref, tout ça pour dire que le garage, ainsi que son entrée, lui appartiennent. Je l'avais prévenu qu'il y aurait des Olympiques le samedi, mais il a dû oublier parce maman venait à peine de lancer sa première boule que la porte du garage s'est ouverte. Papa, qui s'était appuyé dessus pour mieux observer la technique de maman, s'est retrouvé les quatre fers en l'air, couché devant la voiture de monsieur Moustache. Heureusement pour maman et malheureusement pour papa, elle a réussi un abat du premier coup. Les quilles ont déboulé la pente et sont venues s'écraser une par une sur papa, qui courait à quatre pattes pour tenter de les éviter.

Le public applaudissait à tout rompre devant ce spectacle grandiose. Monsieur Moustache, lui, avait les yeux plus grands que ses phares. Surtout quand il a vu passer la boule au-dessus de son pare-brise et qu'il l'a entendue rebondir sur le toit de sa voiture avant d'aller atterrir sur sa tondeuse à gazon.

Le public a retenu son souffle quand il est sorti de sa voiture, la moustache frémissante de colère. Papa, couché sur le dos, à moitié assommé par la dernière quille, a marmonné quelque chose comme : « Excusez... »

Maman, du haut de son trottoir, a rajouté « ...nous » pour compléter la phrase que papa n'avait pas finie avant de s'évanouir.

— C'est à cause du divorce ! a hurlé Rosalie.

Monsieur Moustache, qui ne savait plus où donner de la tête, a regardé en direction de l'escalier.

— Le divorce ? a répété monsieur Moustache comme si c'était un code secret qu'il n'arrivait vraiment pas à décrypter.

— Oui, le divorce, a continué Rosalie, des trémolos dans la voix. Les parents d'Olivia vont divorcer. La pauvre enfant, impuissante devant le malheur effroyable qui s'abat sur elle, va voir sa famille se disloquer.

J'en étais bouche bée. Mais où allait-elle chercher ça ?

Elle a continué :

— Non seulement, la pauvre Olivia doit subir cette catastrophe qui va la déstabiliser psychologiquement pour le reste de ses jours, mais, en plus, elle doit faire le choix déchirant de suivre son père ou sa mère. C'est trop horrible...

Là-dessus, Rosalie a fait semblant de se mordre le doigt pour s'empêcher de pleurer. Monsieur Moustache, lui, se mordait la lèvre.

— Les Olympiques de parents, c'est la seule façon pour elle de prendre une décision. La seule ! Vous ne pouvez pas les en empêcher !

— Ah oui, les Olympiques, a répété monsieur Moustache, comme si ça lui rappelait vaguement quelque chose.

— Vous qui êtes grec, monsieur Moustache, du pays qui a vu naître les Olympiques, vous ne pouvez pas être insensible à cette activité !

— Monsieur Moustache ? a répété monsieur Moustache qui, décidément, était un vrai perroquet.

— Moustache, ce n'est pas son vrai nom, ai-je murmuré à l'oreille de Rosalie.

Puis, je me suis tournée vers le propriétaire qui essuyait une larme et j'ai lancé :

— S'il vous plaît, monsieur Triculimonopoulos.

— Ouais, bon... c'est que, a-t-il bafouillé, un peu ébranlé.

Je me suis écriée : « Merci ! » avant qu'il ait le temps de réfléchir. Rosalie a enchaîné :

— Vous prendrez bien un verre de limonade avec nous, monsieur Triculimoustacholos ?

Quand je lui ai mis le verre dans la main, la moitié s'est renversée sur ses souliers. Ça ne m'a pas empêchée de courir rejoindre maman qui essayait de réanimer papa en lui donnant de petites tapes sur le visage.

Raphaëlle s'est approchée à son tour.

— Si elle essayait de l'embrasser au lieu de le frapper.

Maman s'est retournée, l'a regardée comme si c'était une extra-

terrestre, puis, changeant brusquement d'expression, elle a murmuré :

— Pourquoi pas ?

Là-dessus, elle s'est penchée et a embrassé papa. D'abord, elle a déposé un petit baiser sur la joue. Papa a fait un sourire pareil à ceux des bébés qui dorment. Elle lui a ensuite donné un baiser sur la bouche. C'est là que papa a ouvert les yeux.

Tout le monde a recommencé à applaudir. Il faut dire qu'ils étaient venus pour ça, applaudir. Même monsieur Moustache tapait dans ses mains, écrabouillant du coup le verre de plastique qui avait contenu la limonade.

Papa s'est levé. Il a salué la foule d'une main tandis que, de l'autre, il se frottait la tête.

— Merci ! Merci ! répétait-il sans arrêt.

J'ai été obligée de lui donner un coup de coude pour qu'il change de disque.

C'est là qu'il a déclaré :

— À mon tour, maintenant !

Il s'est tourné vers monsieur Moustache et a ajouté :

— Si vous acceptez toujours de nous prêter votre entrée de garage, monsieur Triculimonopoulos... Nous paierons tous les dégâts, c'est promis.

Monsieur Moustache a dit :

— Je suis contre le divorce, mais je suis pour les Olympiques. Et puis, j'avais déjà promis. Attendez seulement que je sorte ma voiture avant de recommencer à bombarder mon garage.

Ce qu'il fit.

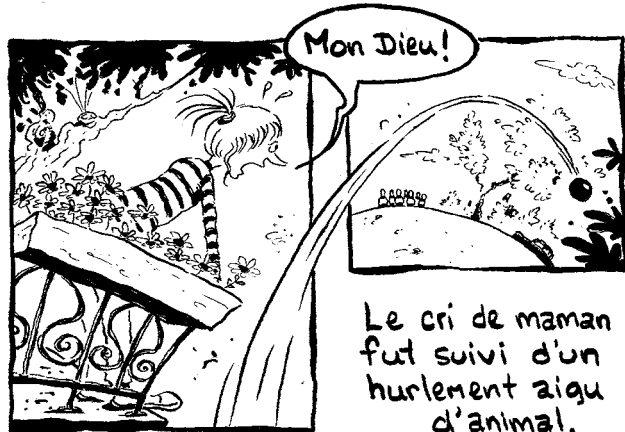
Quand la porte fut refermée, papa se mit en place pour lancer sa boule. Maman, prévenante, était montée sur le balcon du deuxième pour bien voir sans se faire assommer.



Un deux... et trois!




La boule remonta la pente à une vitesse phénoménale. Elle rebondit sur un caillou et s'éleva dans les airs...

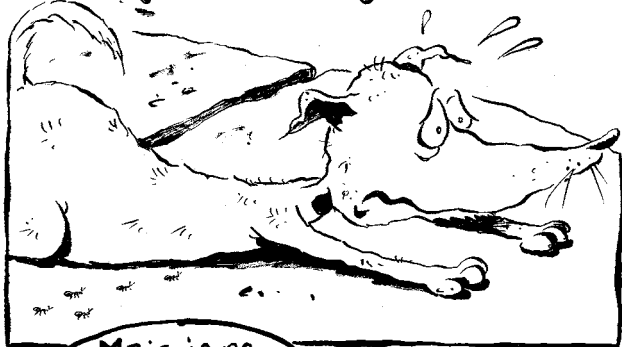


Mon Dieu!

Le cri de maman fut suivi d'un hurlement aigu d'animal.

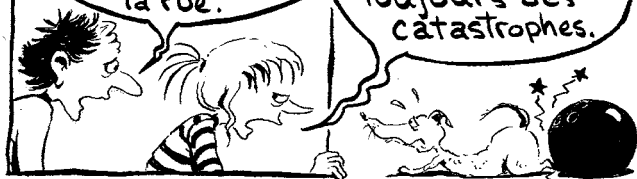


Sur l'autre trottoir,
un tout petit chien
gémissait.



Mais je ne
pouvais pas
savoir qu'il y
avait un chien de
l'autre côté de
la rue.


On aurait
dû s'y attendre.
Avec toi, il y a
toujours des
catastrophes.



Regardez donc qui parle!
Tu as failli me tuer! La bosse
sur mon crâne, ce n'est pas une
catastrophe, peut-être?



Excuse-moi,
j'avais oublié.



C'est toujours comme ça, tu ne te rappelles que mes torts, jamais les tiens!

Eh, vous vous disputerez plus tard. Pour le moment, il faut s'occuper des victimes.


Pauvre petite bête.

On dirait que sa patte est cassée.

La faute à qui?

Mais je...

Ça suffit la dispute! Il faut l'emmener chez le vétérinaire!



Maman a pris le petit chien dans ses bras. Elle a dit :

— J'y vais !

— Non, c'est moi, a déclaré fermement papa, en essayant de lui enlever le chien des mains. C'est moi qui l'ai cassé, c'est à moi de le réparer.

Maman a continué de tirer de son côté.

— Il n'est pas cassé, mais blessé, a-t-elle dit. Et on ne va pas le réparer, mais le soigner.

— C'est pareil, a repris papa, les dents serrées tandis qu'il tirait sur la pauvre bête. N'est-ce pas que tu veux venir avec moi, petit pitou ?

Le chien a émis un petit couinement.

— Ah ! Il a dit non ! a exulté maman.

— Non ! Il a dit oui, s'est écrié papa. N'est-ce pas, Olivia, qu'il a dit oui ?

— On va tous y aller, ai-je décrété. Maman, donne-moi le chien, s'il te plaît. Je vais le porter. Il sera plus en sécurité dans mes bras que dans les vôtres.

Je suis revenue vers ma bande de copains et j'ai lancé :

— L'épreuve est annulée !

Le public a semblé déçu. Benjamin a mollement demandé à être remboursé, mais c'était plus par principe que pour autre chose. Les autres étaient d'accord avec moi, le spectacle avait été court, mais riche en rebondissements. Et je ne parlais pas que du trajet de la boule.



UN CHIEN CHEZ LE VÉTÉRINAIRE

— **V**otre chien a bien la patte cassée, a dit le vétérinaire. Il faudra lui mettre un plâtre.

Le petit chien a penché la tête de côté comme s'il était triste d'apprendre la nouvelle. Il était trop mignon.

— Ce n'est pas notre chien, a murmuré maman en le caressant doucement entre les deux oreilles.

— Non ? s'est étonné le vétérinaire.

— Non, on l'a trouvé dans la rue, a continué papa en lui lissant le poil du dos (le dos du chien, pas du vétérinaire).

— Vous ne savez donc pas comment c'est arrivé ? demanda le médecin des animaux.

— Ah oui, ça oui, a répondu papa.

— Pour vous dire la vérité, mon mari lui a lancé une boule de quille sur la patte, expliqua maman.

— Mais je n'ai pas fait exprès, s'est empressé de rajouter papa.

Dans sa blouse blanche, l'homme les regardait d'un air méfiant. Ils continuaient tous les deux à caresser la pauvre bête, encore couchée sur la table d'examen. Ils semblaient en état d'hypnose.

— Vous jouez souvent aux quilles dans la rue ? questionna le vétérinaire, légèrement perplexe.

— Seulement pendant les Olympiques du divorce, a distraitement répondu papa, sans cesser de flatter son nouvel ami.

Le docteur s'étrangla.

— Les quoi ?

— Les Olympiques du divorce, ai-je dit, avant que papa ne s'em mêle davantage. Après tout, il avait reçu un coup sur la tête. Il n'était peut-être pas dans son état normal. Les Olympiques du divorce, c'est...

J'ai soupiré. Et puis, non, je n'allais pas lui raconter toute l'histoire. Qu'il fasse son plâtre et qu'on s'en aille.

— C'est une longue histoire que je vous raconterai quand vous serez plus grand. Pouvez-vous faire le plâtre, s'il vous plaît maintenant ?

— Mais vous allez payer ?

— Mais oui !

— Même si ce n'est pas votre chien ?

— Mais oui !

Sans quitter le chien des yeux, mon père affirma, d'un ton solennel :

— C'est moi qui l'ai cassé, c'est moi qui vais payer la réparation.

— Pas cassé, Pierre, blessé.

— C'est ce que je voulais dire.

Je n'étais pas sûre que mon père ait toute sa tête depuis qu'il avait reçu des quilles sur le coco. Je m'inquiétais même un peu. Ce n'était pas normal qu'il caresse un chien inconnu, même cassé, pendant plus de trente secondes.

— Et vous ne soignez jamais les humains ? ai-je demandé, l'air de rien, au docteur, pendant qu'il préparait les bandelettes.

Celui-ci posa son matériel sur la table, repoussa l'une après l'autre les quatre mains parentales et déclara :

— Jamais ! C'est trop dangereux. Maintenant, je vous prierais de sortir et de me laisser travailler.

Papa et maman étaient assis côte à côte dans la salle d'attente et feuilletaient nerveusement des magazines vieux d'au moins dix ans. Maman faisait semblant de s'intéresser à un article sur la cuisson de la dinde au micro-ondes et papa à un reportage sur les nouvelles marques de fer à friser. Ce qui, vu le

nombre de cheveux qu'il a sur la tête, n'était pas un gage de santé mentale. J'ai décidé de couper le silence un peu lourd.

— Il faudra qu'on retrouve son maître.

— Ouais ! a fait maman sans lever les yeux de son magazine.

— Ouais ! a dit papa, avant de lécher son doigt pour tourner la page.

— Comment va-t-on faire ? ai-je continué.

— Ouais, a répété maman, impassible.

— Ouais, a repris papa en écho.

— Eh ! Oh ! Je vous parle, mes chéris, ai-je dit en agitant une main devant leurs yeux. Quelqu'un, quelque part, a perdu son chien et s'inquiète. Il faut le ou la retrouver. Comment va-t-on faire ?

J'articulais comme pour un exercice de diction. Papa et maman sont sortis de leur léthargie et m'ont regardée comme si je venais d'apparaître dans la salle d'attente. Pour les stimuler un peu, j'ai ajouté :

— Cette épreuve comptera pour les Olympiques.

Papa et maman se sont levés d'un coup, comme si je venais de crier : « Garde à vous ! »

— On peut demander aux voisins, a dit papa.

— Mettre une annonce dans le journal, a suggéré maman.

À chaque idée, ils avançaient d'un pas en direction de la sortie.

— Coller des affiches sur les poteaux du quartier, a proposé papa.

— Glisser de petits mots dans les boîtes aux lettres, a rajouté maman.

— Louer un avion avec une banderole sur laquelle...

— Il faut toujours qu'il exagère... a dit maman, en levant les yeux au ciel.

Ils s'apprêtaient à partir quand le vétérinaire est sorti de son bureau avec le petit chien dans les bras. Quand il les a vus près de la porte de sortie, il a cru qu'ils voulaient se sauver sans payer, en laissant le chien à la clinique. Il a froncé les sourcils d'un air mauvais.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, a bafouillé papa.

— On s'en allait chercher ses maîtres, a rajouté maman, mais on n'avait pas l'intention de ne pas vous payer.

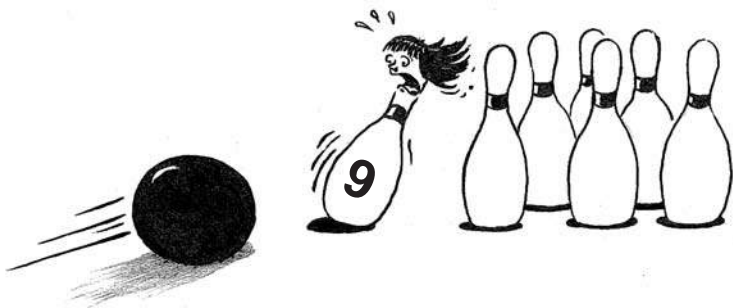
Elle a ouvert son sac et a sorti son porte-monnaie. Papa a fait mine de sortir. Maman a couru vers la porte pour le rattraper.

— Oh ! On ne triche pas, jeune homme...

Le vétérinaire s'inquiétait dangereusement de la santé mentale de mes parents. Il les a fait payer rapidement et semblait soulagé de s'en débarrasser. Il m'a tendu le chien comme s'il était évident que j'étais la seule personne apte à m'en occuper convenablement.

— Vous reviendrez me voir dans deux semaines pour que je lui enlève son plâtre.

Je l'ai remercié et on est sortis.



MAÎTRES RECHERCHÉS

Mes parents m'ont déposée à la maison avec Patte-de-Plâtre. C'est comme ça que j'appelais le petit chien en attendant qu'on retrouve ses maîtres. Le vétérinaire avait eu raison de me le confier : j'étais bien décidée à en prendre soin. Je l'ai couché sur mon lit. Il avait l'air tout à fait à l'aise. Il allait

tellement bien avec ma couette que j'ai pensé un moment supplier mes parents de le garder. Mais ça me faisait trop de peine de penser à son maître en train de se ronger les ongles d'inquiétude. Moi, si j'avais perdu mon chien, j'aimerais bien qu'on me le rende.

Pendant que Patte-de-Plâtre se remettait de ses émotions en faisant la sieste, je lui ai préparé un bol d'eau. C'est à ce moment que j'ai réalisé que je n'avais rien à lui donner à manger.

Qu'à cela ne tienne, comme on dit dans les livres, j'ai pris de l'argent dans ma tirelire et j'ai couru à l'épicerie lui acheter de la nourriture.

Papa et maman se disputaient au coin de la rue. Décidément, on ne pouvait pas les laisser tout seuls deux minutes...

— Ce n'est pas la peine de sonner à toutes les portes où je viens de glisser un mot, se plaignait papa.

— Et toi, ce n'est pas la peine de glisser un mot dans la boîte aux lettres chez les gens qui m'ont déjà

répondu qu'ils n'avaient pas perdu de chien. C'est stupide !

— Véronique, reste polie !

— Je ne suis pas impolie, je suis logique !

— Et puis d'abord, c'était mon idée de sonner aux portes. Tu me l'as volée !

— Tu faisais bien les lettres, toi...

Pour les séparer, je leur ai donné chacun un côté de la rue. Papa, les pairs, maman, les impairs. Ça les a calmés un peu.

À cinq heures, quand ils sont rentrés, on voyait tout de suite qu'ils étaient bredouilles tous les deux. Les mains de papa pendaient en bas de ses genoux comme ceux des gorilles du zoo. Maman penchait tellement la tête de côté que j'avais peur qu'elle ne perde l'équilibre. On aurait dit qu'ils avaient vieilli de douze ans. Ils se sont affalés chacun dans un fauteuil et ont regardé le plafond.

— J'ai acheté ce qu'il faut pour le souper, leur ai-je annoncé pour leur remonter le moral.

Ça n'a pas marché très fort. Maman a eu un sourire si triste, en me remerciant, que les larmes me sont montées aux yeux. Papa, lui, n'a même pas souri. Il a simplement levé mollement le pouce en l'air pour montrer qu'il était content. Mais le pouce en l'air, avec cette tête-là, c'est plus démoralisant qu'autre chose.

— Tu es gentille, a dit maman.

Il y a eu un moment de silence. Puis elle a ajouté :

— Je vais m'ennuyer de toi quand tu vas habiter avec papa.

Là-dessus, elle s'est effondrée en larmes.

— Moi aussi ! a gémi papa, en craquant à son tour.

On se serait cru à un enterrement. Je leur ai apporté une boîte de mouchoirs en papier. Puis je suis allée mettre les pizzas congelées au four.

Il faut vraiment que je m'occupe de tout.

Quand ils ont été mouchés et capables de parler, j'ai fini par appren-

dre que papa avait mis des mots dans les boîtes aux lettres et maman des affiches sur les poteaux. Ils avaient aussi frappé à chacune des portes de la rue, chacun de son côté, mais en vain. Personne n'avait perdu de chien ou ne connaissait quelqu'un qui avait perdu un chien. Papa avait abandonné l'idée de louer un avion pour promener une banderole. Pour dire la vérité, j'étais soulagée. Il ne faut quand même pas exagérer. J'étais aussi contente que mon père ait caché le mégaphone de maman. On était déjà assez connus dans le quartier comme ça.

Après une première pointe de pizza, papa et maman étaient moins déprimés. À la deuxième, ils ont réalisé que tout n'était pas perdu. À la troisième, ils étaient tous les deux confiants de gagner l'épreuve. Jusque-là, je savais que la pizza était une chose délicieuse, mais je n'aurais jamais cru qu'elle avait un tel pouvoir antidépresseur. Je tâcherai de m'en souvenir à l'avenir quand j'aurai un petit chagrin.

Après avoir avalé sa dernière bouchée, mon père s'est essuyé la bouche avec sa serviette et a déclaré qu'il était sûr de gagner, vu qu'il avait mis des lettres dans chacune des boîtes de la rue. Ce à quoi ma mère a répliqué que rien n'était moins sûr, vu qu'il n'avait fait que deux rues et qu'elle avait mis des affiches dans tout le quartier.

Je craignais que la joyeuse discussion ne s'enlise dans les sables mouvants de la dispute quand le téléphone a sonné.

Papa et maman ont cessé de respirer. Avant que la bataille n'éclate pour savoir qui allait répondre, j'ai tranché :

— J'y vais.

J'ai couru vers l'appareil, le cœur battant. Mais ce n'était que Rosalie qui voulait avoir des nouvelles du chien.

Décus, maman et papa sont retournés s'asseoir sur le canapé. Ils ont attrapé chacun leur télécommande et ont commencé à jouer à leur jeu favori, changer la chaîne que l'autre a choisi.

On a deux télécommandes depuis que papa a égaré la première derrière la commode de sa chambre, l'année dernière. Personne n'a jamais su comment elle était arrivée là, mais au bout de deux semaines, maman en a eu assez de se lever pour changer de chaîne et en a acheté une autre. Deux jours plus tard, papa retrouvait la première en passant l'aspirateur. Depuis ce temps, ils en ont chacun une et ils passent leur temps à zapper et à se disputer. Je me demande même si ce n'est pas là la source de leur idée de divorce.

Quand j'ai eu fini de raconter les dernières aventures de ma famille à Rosalie, j'ai emmené Patte-de-Plâtre dans le salon, avec mes parents. Je l'ai subtilement glissé entre les deux sur le canapé. J'avais déjà lu un article sur la zoothérapie. Il paraît que les animaux de compagnie peuvent aider les gens à supporter différents problèmes et à passer à travers certains moments difficiles. Ça valait la peine d'essayer, surtout qu'on ne risquait pas de l'avoir très longtemps.

Pour les laisser tranquilles, j'ai fait semblant d'aller dans ma chambre. En fait, j'étais cachée dans le corridor et je les surveillais. Au début, ils lui jetaient simplement de petits regards en coin. Puis, ils ont utilisé chacun leur main libre pour le caresser. Au bout d'un moment, ils ont même arrêté de zapper. Si j'avais eu une troisième télécommande, j'aurais bien coupé le son, mais bon, on ne peut pas tout avoir.

— C'est doux, a dit maman.

— Mmm, a acquiescé papa.

— Mais ça fait des poils partout, a ajouté maman en faisant la moue.

— Mmm, a confirmé papa.

Ils ont continué à regarder distraitement la télévision où un méchant donnait des coups de pied dans une porte, puis papa a demandé :

— Tu crois qu'on va retrouver son maître ?

— J'espère.

— Et si on ne le retrouvait pas ? a continué de questionner papa.

— Eh bien, ça ferait encore une autre épreuve d'annulée. Jusqu'à maintenant, on n'a pas été très forts, hein ?

— Mmm, a répondu papa, qui, décidément, manquait de vocabulaire ce soir-là.

Le méchant, à la télévision, venait de faire exploser la voiture du gentil. Patte-de-Plâtre a tressailli.

— Pauvre petit, le bruit lui a fait peur, s'est exclamée maman. Change de chaîne, Pierre. Cette émission est trop violente pour lui.

Papa s'est exécuté aussi sec, même si c'était lui qui avait choisi le film.

— Il est mignon, non ? a murmuré maman, sans trop attendre de réponse.

À la télé, une musique sirupeuse accompagnait maintenant un couple qui marchait sur la plage, main dans la main. Ils avaient tous les deux les cheveux longs et étaient parfaitement ridicules dans leur chemise à fleurs. Ça avait l'air de

l'histoire d'amour la plus ridiculement gluante de l'histoire du cinéma.

— Te rappelles-tu qu'on avait vu ce film au ciné-parc, Pierre ? a demandé maman.

— Non, a répondu papa.

— Il s'en souvient, mais il ne veut pas me le dire, a soufflé ma mère à l'adresse du chien.

— Mais non, je ne m'en souviens pas, a déclaré papa à Patte-de-Plâtre. Si je m'en rappelais, je le lui dirais. Pourquoi est-ce que je ferais semblant d'avoir oublié ?

— Il fait ça juste pour m'embêter. Il adore me faire enrager. Tu ne penses pas ?

Évidemment que Patte-de-Plâtre n'a pas répondu, mais il a dressé sa petite oreille de chien et a tourné son regard vers maman. J'ai su tout de suite qu'elle venait d'avoir une idée.

— On peut annuler les Olympiques, a déclaré maman au petit déjeuner du lendemain.

Papa s'est étouffé avec ses céréales.

— Comment ça ?

— Parce que j'ai décidé de garder le chien. Olivia a dit qu'elle irait habiter avec celui ou celle qui accepterait de lui offrir un chien.

Papa a abandonné ses Corn Flakes pour lui expliquer que ce n'était pas possible, que le chien ne leur appartenait pas, qu'il fallait attendre de savoir si le propriétaire allait le réclamer, qu'ils avaient signé des contrats olympiques, qu'elle essayait encore une fois de détourner les règles du jeu à son avantage, que ça ne se passerait pas comme ça, et j'en passe et des meilleures. À la fin de son discours, non seulement ses céréales étaient molles, mais son café était froid.

Juste comme maman allait ouvrir la bouche pour répondre, il l'a prise de court :

— De toute façon, moi aussi, je veux ce chien.

Ça a coupé net le sifflet de maman. Et le mien aussi, d'ailleurs. C'était quand même un comble. Il n'y a pas une semaine, il était hors

de question qu'une bête franchisse la porte de l'appartement, et maintenant ils allaient se battre pour avoir la garde d'un chien.

Le temps que le cerveau de maman se remette en marche, elle a déclaré :

— C'est moi qui l'ai dit en premier.

— Et alors ? a rétorqué papa qui, visiblement, avait retrouvé l'usage de sa langue au cours de la nuit.

— Alors, alors, alors ! répétait maman, le temps de trouver l'argumentation nécessaire. Alors, arrête de toujours vouloir ce que j'ai. C'est fatigant à la fin.

— Je ne veux pas toujours ce que tu as. Mais j'ai le droit de vouloir un chien, même si tu en veux un, toi aussi.

— Copieur !

— Moi, copieur ? Qu'est-ce que j'ai déjà voulu d'autre que tu voulais, hein, Véro, peux-tu me nommer une seule chose...

— Euh... eh bien, euh...

— Ah ! Ah ! exultait papa, sûr d'avoir marqué un point.

— Eh bien, je veux divorcer, tu veux divorcer, je veux la garde d'Olivia, tu la réclames, toi aussi... Maintenant, je veux un chien...

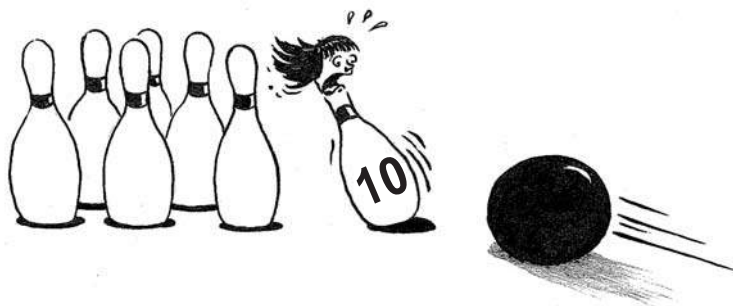
— Mais c'est normal ! s'époumona papa. À ce compte-là, je peux bien dire que tu me copies, toi aussi.

— Moi ? s'étrangla maman.

— Mais oui. Je respire, tu respires, je dors la nuit, tu dors la nuit, je déjeune le matin, tu déjeunes le matin, je vais aux toilettes...

— Ne sois pas vulgaire, Pierre ! s'exclama maman.

Leur dispute a été stoppée par le coup de téléphone de Raphaëlle qui voulait savoir s'il y avait une épreuve aujourd'hui. Oui, et à la piscine municipale, à dix heures, comme prévu.



UNE ÉPREUVE À L'EAU

À dix heures, on était tous à la piscine : papa, maman, Raphaëlle, Rosalie et moi. Pour être franche, il y avait aussi la moitié de ma classe. Ce coup-là, ce n'était pas de ma faute. Je n'avais pas vendu le moindre ticket. C'est juste que Rosalie s'était ouvert la trappe à la récréation, vendredi, et tout le monde

avait voulu venir. Je ne peux quand même pas empêcher les gens d'aller se baigner.

L'épreuve consistait à nager. Ça peut sembler banal comme ça, mais avec mes parents, les choses les plus banales prennent des dimensions surnaturelles. Au début, j'avais prévu des épreuves plus complexes, avec plongeurs et tout, mais, après les échecs précédents, j'avais décidé de simplifier un peu. Une catastrophe par jour, c'est beaucoup trop pour un couple à la dérive. J'avais donc choisi une épreuve simple. Une course normale. Platement ordinaire : le premier qui finirait ses dix longueurs serait le gagnant.

Évidemment, même en compétition simple, il faut toujours que mes parents compliquent les choses. Il a fallu recommencer trois fois le départ parce que papa partait toujours avant le signal.

Une fois qu'ils ont commencé la course, les élèves de mon école sont venus s'agglutiner le long des cordages pour les regarder nager. Ça fai-

sait un drôle d'effet, dix-huit élèves accrochés au câble, criant des encouragements. Les filles prenaient pour ma mère, les gars pour mon père. Moi, je croisais les doigts pour qu'il n'arrive rien de grave.

Vous ne savez pas ce qui est arrivé ? Non ? Bon, je vais vous le dire. Non, vous ne me croirez pas. Et puis, zut, c'est vrai. Voilà : papa a attrapé une crampe dans la jambe gauche. Il avait à peine commencé à hurler que maman attrapait la sienne dans la jambe droite. Ne reculant devant rien, ils ont continué à nager d'une patte seulement, tout en criant. C'était parfaitement absurde.

Tous les spectateurs se sont mis à gueuler et à se tenir la patte pour les imiter. C'était l'hystérie. La sauveuse a sifflé pour que le public se décroche des câbles avant qu'ils cèdent. Mais trop tard. Ma classe entière coulait, entortillée dans les petits flotteurs bleus qui jalonnent le cordage. Ça a déstabilisé papa qui s'est mis à nager en diagonale. (Il

suivait toujours son câble, lui.) Comme il était sorti de son corridor de nage, il s'est retrouvé dans la zone de bain libre. Un nain de deuxième année lui a fait une bombe sur le dos. Rajouté à sa crampe, ça été fatal. Il a fait le sous-marin. Il serait encore au fond de la piscine si la sauveteuse n'avait pas plongé pour aller le repêcher.

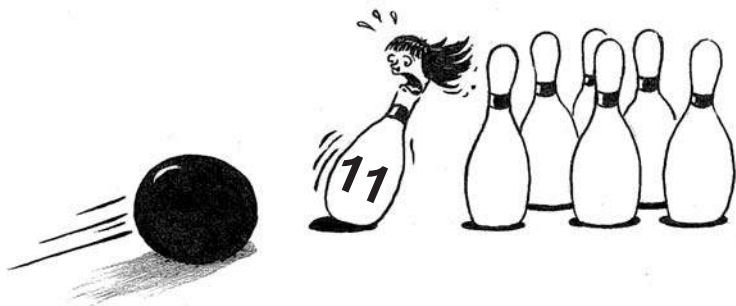
Pendant ce temps, maman battait l'eau de tous ses membres encore valides. Quand elle a vu que papa coulait, elle a redoublé d'ardeur. Elle était tellement pressée de gagner qu'elle fonçait comme une bête sans regarder où elle allait. À la neuvième longueur, elle a oublié d'arrêter et elle a foncé dans le mur. C'est Raphaëlle qui s'en est aperçue en premier.

La sauveteuse venait à peine de tirer papa de l'eau qu'elle plongeait à nouveau pour rescaper maman.

Pour finir, ils ont évacué la piscine. Papa, maman et moi sommes interdits de baignade pendant trois mois. Raphaëlle et Rosalie m'ont

promis qu'elles n'y remettraient plus les pieds non plus, par solidarité.

Avec tout ça, il n'y avait toujours aucun gagnant aux différentes épreuves. Et j'étais épuisée.



MESSAGES DES MAÎTRES

Patte-de-plâtre nous attendait à la maison. Quand on est rentrés, tout penauds, il a boité vers nous pour nous faire la fête. Il remuait sa petite queue aussi vite qu'il pouvait. On aurait dit des es-
sue-glaces à la vitesse maximum.

Papa et maman se sont penchés vers lui pour le caresser.

— Salut, Patte-de-Plâtre, a fait maman.

Patte-de-Plâtre a répondu par un gémissement.

— On dirait qu'il m'a répondu ! s'est exclamée maman en arborant son premier sourire de la journée.

— Il a l'air vraiment intelligent, ce chien, a dit papa.

J'étais bien d'accord, mais je ne disais rien. Je restais là à les regarder. Ils étaient tellement mignons, tous les deux, accroupis à côté du chien, avec leur sourire triste. S'ils avaient été des enfants, je pense que je les aurais adoptés.

Papa s'est relevé le premier. Il est sorti étendre les maillots et les serviettes. Il boitait un peu à cause de ses aventures aquatiques. Pendant ce temps, maman s'est dirigée vers le répondeur pour voir si on avait eu des messages.

— Tiens, trois messages, a-t-elle murmuré en appuyant sur le bouton.

Je ne sais pas si c'est à cause du coup sur la tête qu'elle s'était infligé

à la piscine, mais elle semblait avoir tout à fait oublié que Patte-de-Plâtre n'était pas à nous. Quand elle a entendu les trois voix inconnues des trois messages réclamer, chacun sur un ton différent, leur chien perdu, j'ai cru qu'elle allait avoir une attaque.

— Des messages ? a demandé papa qui rentrait en claudiquant.

— Trois, ai-je répondu.

— Ah oui ?

— Oui, trois personnes différentes qui réclament Patte-de-Plâtre. Une dame qui prétend qu'il s'appelle Fifi, un monsieur qui est très heureux d'avoir retrouvé son Pablov et un petit garçon qui veut savoir quand il va pouvoir ravoir son Kita.

Maman avait toujours la bouche ouverte et le doigt sur le bouton du répondeur. Je l'ai prise dans mes bras et je l'ai poussée sur une chaise.

Quand son postérieur a touché le siège, elle a soupiré.

— Après avoir perdu mon mari et ma fille, je vais maintenant perdre mon chien.

Elle avait aussi perdu son sourire.

— Il n'y a encore rien de sûr, a répliqué mon infirme de père. Sur les trois personnes qui ont téléphoné, il y en a au moins deux qui font erreur. Comme on dit « jamais deux sans trois », peut-être que le troisième est aussi dans les patates.

Ma mère a hoché la tête.

— Son optimisme m'a toujours sidérée.

Mon père l'a regardée d'un drôle d'air.

— Tu me trouves stupide ?

— Pas du tout, a fait ma mère.

Il y a eu un petit moment de silence. Puis elle a rajouté :

— Je t'admire.

Papa a roulé des yeux. Ses épaules sont remontées de trois centimètres et il a souri. Je crois bien qu'il était flatté.

J'ai profité de cette minute d'intense émotion pour déclarer que les Olympiques étaient suspendus jusqu'à ce qu'on ait rendu Patte-de-Plâtre à ses maîtres. De toute façon, mes

parents étaient tellement amochés par les dernières épreuves qu'ils n'étaient plus en état de faire la compétition de quelque façon que ce soit. À moins que l'épreuve ne consiste à dormir le plus longtemps possible.

On s'est donc attelés à la tâche de rappeler les trois individus qui nous avaient laissé des messages. On s'est rapidement entendus pour un partage des tâches : Papa rappelait le monsieur, maman la madame, et moi le petit garçon. On a pris chacun rendez-vous avec notre maître potentiel.

C'est maman qui commençait. À deux heures, elle rendait visite à la vieille dame avec Patte-de-Plâtre. À trois heures papa se dirigeait chez le monsieur avec le chien et à quatre, je l'emmenais voir le petit garçon.

Une fois que tout cela fut décidé, maman est allée préparer le dîner. Préparer est un grand mot. Elle a juste mis les pizzas congelées au four.

Contrairement à ce que j'avais cru, les pizzas n'ont pas toujours un effet antidépresseur.

Même à la troisième pointe, personne n'avait dit un mot. On entendait juste le bruit des mâchoires qui claquent et du mozzarella qui colle au palais. Comme musique, il y a plus gai.

Patte-de-Plâtre dormait sous la table. Il n'avait pas l'air de se rendre compte du drame qui se jouait au-dessus de sa tête : trois humains, la bouche pleine, étaient consternés à l'idée de se séparer de lui.

Après le dîner, Papa a desservi la table et maman s'est enfermée dans la salle de bains sous prétexte de se maquiller. C'est vrai que son arrivée fracassante dans le mur de la piscine avait laissé des traces rougeâtres sur son front. Un peu de fond de teint allait sûrement l'aider à ne pas avoir l'air d'une éclopée de la dernière guerre.

Elle est ressortie au bout de vingt minutes, les yeux plus rouges que son rouge à lèvres. Papa l'a prise dans ses bras. Qu'est-ce qu'il est chou quand il veut.

— Est-ce que tu préfères qu'on t'accompagne ? a-t-il soufflé doucement à son oreille.

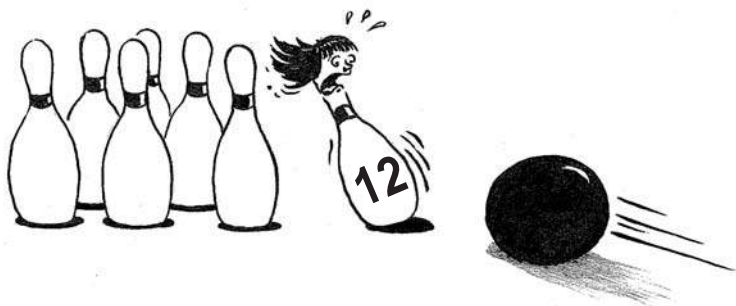
— Ah oui ! a lâché maman en inondant le col de chemise de papa avec ses larmes.

Pendant que maman hoquetait dans ses bras, mon père m'a demandé :

— Tu viens avec nous, Olivia ?

Bien sûr, que j'y allais. Je n'allais pas rester là toute seule à les attendre.

Le temps que maman vide son nez et le reste de la boîte de mouchoirs en papier, que papa enfile une chemise sèche, on était partis. On avait une drôle d'allure avec papa qui boitait toujours, maman qui avait le visage couvert de zones rouges paranormales et moi qui portais un chien avec une patte dans le plâtre. Pas tout à fait l'image qu'on se fait de la petite famille heureuse.



FIFI

La vieille dame habitait à deux rues de chez nous. On est donc allés à pied. Comme c'était le dossier de maman, c'est elle qui a sonné. Ça a pris une éternité avant que quelqu'un vienne nous ouvrir la porte.

— On dirait qu'elle n'est pas là, a dit mon père au bout de quinze secondes d'attente.

Il se dirigeait vers l'escalier quand ma mère l'a rattrapé.

— Attends, la dame est peut-être aux toilettes.

— C'est vrai. Ou au téléphone..., a renchéri papa.

— Ou endormie devant la télé..., a rajouté maman.

— Ou encore...

— Elle arrive ! ai-je crié pour les interrompre.

J'avais collé mon front contre la vitre de la porte. Au travers des rideaux jaunis, je voyais une forme humaine avancer vers nous. Avancer, c'est vite dit. On se serait crus dans un cauchemar où tout est au ralenti. Mille heures plus tard, la forme humaine parvenait à la porte. Pendant qu'elle défaisait un à un les millions de verrous qui fermaient son logis, j'ai pensé qu'en cas de feu elle aurait le temps de rôtir tout cru.

La dame avait au moins cent ans. Si ce n'est pas deux cents. Quand elle a vu Patte-de-Plâtre, elle s'est écriée d'une voix chevrotante :

— Mon Fifi ! Je suis tellement contente de te voir !

Et elle s'est mise à l'embrasser sur la tête. Patte-de-Plâtre secouait mollement la queue. Il n'avait pas l'air trop convaincu d'être le Fifi de qui que ce soit.

— Entrez ! Entrez ! s'est empressée de dire la multicientenaire, une fois son bécotage terminé.

Patte-de-Plâtre était toujours dans mes bras. La vieille dame n'avait pas du tout l'air de vouloir me le reprendre.

— Passez au salon, je vais nous faire un petit thé, a-t-elle chevroté en nous indiquant la première pièce à gauche.

Je me suis dit qu'à la vitesse où elle avançait, on n'aurait pas de thé avant la semaine prochaine, mais j'ai quand même suivi papa et maman qui entraient dans le salon.

La mémé est tout de suite repartie vers la cuisine de son pas de tortue.

Papa, maman et moi, on s'est retrouvés assis dans un salon minuscule, encombré d'objets hétéroclites. Sur les murs, il y avait de nombreux

tableaux, dont plusieurs peintures représentant un petit chien qui ressemblait vaguement à Patte-de-Plâtre.

Papa s'est penché vers nous et a murmuré :

— Vous croyez qu'elle va revenir avant Noël ?

On a tous pouffé.

— Vous avez vu les tableaux ? a dit maman en pointant les murs. On dirait Patte-de-Plâtre.

Elle parlait à voix basse, comme si on était des espions.

— C'est impossible, a dit papa, en chuchotant, lui aussi. Regardez, c'est signé Géraldine, 1951.

— Et alors ? a demandé maman.

— Alors, a repris papa, Patte-de-Plâtre-Fifi n'était pas né en 1951. C'est un jeune chien. Le vétérinaire a dit qu'il avait à peine deux ans.

— C'est peut-être un de ses ancêtres, a répliqué maman.

Elle s'est penchée vers le chien.

— Est-ce que c'est ton arrière-arrière-arrière-grand-père, mon Fifi ?

Patte-de-Plâtre a incliné la tête de côté. Il n'avait pas l'air de bien saisir la question.

— C'est drôle, ai-je dit, mais j'ai l'impression que cette vieille dame n'est pas la vraie propriétaire du chien.

— Pourquoi ? a voulu savoir maman.

— Mais parce que Patte-de-Plâtre ne semble pas la reconnaître.

— C'est vrai, ça, a dit papa. C'est à peine s'il a réagi quand on est entrés.

Maman s'est de nouveau penchée vers Patte-de-Plâtre.

— Fifi ?

Patte-de-plâtre a dressé une oreille, mais sans plus.

— C'est vrai, il ne réagit pas à son nom.

Maman a essayé de nouveau.

— Fifi ?

Je me suis dit que quelqu'un devrait se sacrifier pour lui expliquer que les chiens ne parlent pas.

— Ben non, ce n'est pas Fifi ! a-t-elle conclu au bout de la troisième fois.

— Évidemment que ce n'est pas Fifi, a fait une voix derrière nous.

Maman a eu tellement peur que toutes ses rougeurs ont pâli d'un coup. Même son rouge à lèvres est devenu rose.

Dans l'encadrement de la porte, un monsieur de mille ans et demi nous regardait.

— Fifi est mort depuis trente ans, a continué le monsieur d'une voix cassée par l'âge. Mais ma femme ne peut toujours pas se faire à l'idée. Elle l'aimait tellement. Elle préfère croire qu'il est perdu.

Le vieillard fit une pause pour reprendre son souffle.

— Ma belle Géraldine répond à toutes les annonces de chien trouvé qu'elle voit. Je la laisse faire. Ça ne cause de tort à personne et ça nous fait de la visite. Vous savez, on n'a plus beaucoup de distractions à notre âge. Et puis, ça me réchauffe tellement le cœur de la voir sourire.

— Vous n'avez jamais eu d'autre chien depuis Fifi ? lui ai-je demandé.

— Jamais. C'est comme le grand amour. Ça n'arrive qu'une fois. Pour ma femme, c'est Fifi ou rien.

Maman, émue, a reniflé un coup. Papa, par réflexe, lui a tendu un mouchoir, mais maman ne l'a pas pris. Elle était trop concentrée sur l'histoire du monsieur. Alors papa est resté comme ça, le bras dans les airs à agiter le mouchoir dont personne ne voulait.

Le monsieur s'est vaguement penché vers nous, comme s'il voulait nous faire une confidence.

— Quand on a des visites, je m'arrange toujours pour prévenir discrètement les gens que leur chien ne nous appartient pas réellement.

— Et votre femme n'est pas trop triste de le voir repartir ?

— Pas si les gens sont restés prendre le thé. D'ailleurs, je vais aller voir si elle a besoin d'aide.

Il a attrapé sa canne et a fait demi-tour en direction de la cuisine.

— Je vous l'avais dit, a fait maman. Ce n'est pas Fifi.

— Ce n'est peut-être pas Fifi, ai-je dit, mais on va bien être obligés de prendre le thé.

Papa, lui, ne disait rien. Il regardait toujours dans le vague en agitant distraitemment son mouchoir.

— Ça va, Pierre ? a demandé maman.

Papa a plissé le nez et il a lâché dans un souffle :

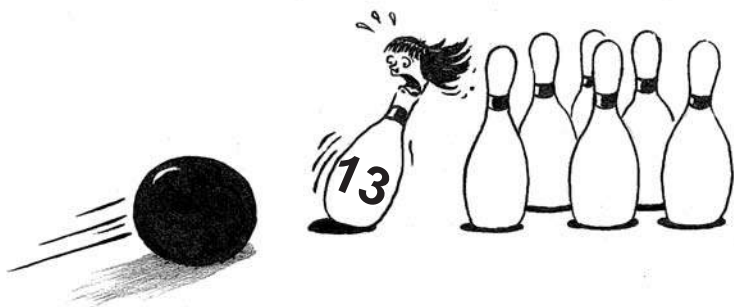
— C'est tellement beau l'amour qui dure toujours...

Puis, alors qu'on ne s'y attendait pas du tout, il a plongé la tête la première dans son mouchoir et il s'est mis à pleurer.

On est ressortis à trois heures et quart, l'estomac bourré de biscuits, de sucre à la crème et de petits gâteaux. Madame Géraldine, comme elle voulait qu'on l'appelle, nous traitait comme si nous n'avions pas mangé depuis le jour de notre naissance. Elle avait peur qu'avec moins d'une douzaine de biscuits chacun, nous n'ayons pas la force de descendre l'escalier jusqu'à la rue. Quand

elle a proposé de faire des crêpes, papa s'est empressé de répondre, la bouche pleine de chocolat, qu'il fallait absolument qu'on s'en aille. Qu'on était déjà en retard. Qu'on reviendrait la voir. Bientôt. Demain, si elle voulait. Avec ou sans le chien. Comme elle préférait. Un peu plus et il demandait grâce. Pitié. Laissez-nous sortir.

On a réussi à s'échapper de justesse. De toute façon, on ne craignait pas grand-chose : même à quatre pattes, on aurait couru plus vite qu'elle.



PAVLOV

Le ventre ballonné et le cœur au bord des lèvres, on a couru jusque chez le monsieur qui avait perdu un chien nommé Pavlov. Il était trois heures et demie quand papa a appuyé en rotant sur le bouton de sa sonnette. Patte-de-Plâtre ronflait dans mes bras.

Un monsieur moustachu a immédiatement ouvert la porte. Il était visiblement furieux qu'on soit en re-

tard. Il a regardé sa montre d'un air sévère et il a lancé :

— On avait dit trois heures. Et moi quand je dis trois heures, c'est trois heures. Pas trois heures et demie. Revenez demain à trois heures et je vous recevrai.

Et clac ! Il a refermé la porte sur nous.

— Qu'est-ce qu'on fait ? a demandé maman, visiblement estomaquée.

— Cette brute ne mérite pas d'être le maître d'un petit chien aussi charmant que Patte-de-Plâtre, a dit papa.

C'était bien mon avis.

— En plus, Pavlov n'est pas un nom qui lui convient.

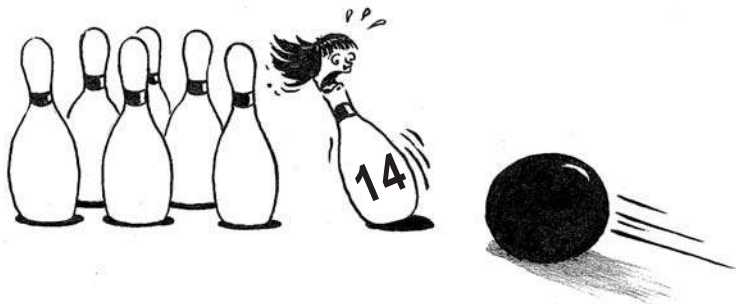
— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? a répété maman.

Comme c'était mon tour, j'ai pris les choses en main.

— On fait une petite marche au parc pour digérer et on va chez le petit garçon à quatre heures.

On était tous d'accord, même Patte-de-Plâtre qui s'est réveillé aussitôt que j'ai prononcé le mot « parc ».

— Il est vraiment intelligent, a dit mon père, avec fierté, comme s'il y était pour quelque chose.



KITA

À quatre heures, on était chez le petit garçon. J'avais le cœur qui me débattait quand j'ai appuyé sur le bouton de la sonnette. Au fond de moi, quelque chose me disait que j'allais devoir me séparer de Patte-de-Plâtre dans les prochaines minutes.

Le garçon s'appelait Éric. En fait, Jean-Éric, mais tout le monde trouvait le Jean encombrant et préférait

l'appeler Éric. Même ses parents qui l'avaient pourtant eux-mêmes affublé de ce nom composé. Allez comprendre les grandes personnes...

Quand Éric a ouvert la porte, Patte-de-Plâtre s'est tout de suite mis à s'exciter. Il lui a littéralement sauté dans les bras. La mère est apparue presque aussitôt derrière son fils. Elle n'a pas pu s'empêcher de crier :

— Ah non ! Pas lui !

Au début, j'ai cru qu'elle parlait de mon père.

— C'est incroyable ! Je suis moi-même allée le porter à la Société protectrice des animaux et le voilà encore !

J'ai dû me rendre à l'évidence qu'elle ne parlait pas de papa. Éric, lui, s'est retourné vers sa mère et a hurlé :

— Quoi ? Tu es allée porter mon chien à la S.P.A. ?

— Oui ! J'en avais assez de ramasser ses poils partout. Tu n'es jamais là pour t'en occuper. C'est toujours moi qui dois le sortir. Mais qu'est-ce qu'il fait encore ici ?

— C'est pas étonnant, il est tellement intelligent, a dit mon père pour la troisième fois aujourd'hui.

Le sourire qu'il a ajouté n'a pas eu l'air de plaire à la mère d'Éric. Elle lui a jeté un regard foudroyant. Mon père s'est mis à observer le bout de ses souliers avec une intensité dont je ne l'aurais pas cru capable. J'ai moi-même penché la tête pour vérifier s'il y avait vraiment quelque chose de passionnant en bas de son pantalon. Mais rien.

— Tu m'avais dit qu'il s'était sauvé de lui-même... a dit le garçon.

— La première fois c'était vrai, a dit la maman foudroyante. Mais quand il est revenu, je me suis dit que maintenant que tu t'étais fait à l'idée qu'il n'était plus là, je pouvais le faire disparaître à nouveau. Pour de vrai, cette fois.

Il y eut un moment de silence intense, puis Éric a articulé :

— Maman, je demande le divorce.

La maman foudroyante s'est mise à fondre comme un fromage sur un radiateur.

— Mais Éric, tu ne peux pas ! Tu n'es pas mon mari, tu es mon fils !

— Alors, je vais aller vivre avec papa.

— Il travaille dans un sous-marin, il ne pourra pas te prendre avec lui, mon chou. Et puis, j'ai besoin de toi. Je t'aime. Dites-lui, madame, qu'un enfant ne divorce pas de sa mère !

Maman a ressorti ses mouchoirs. Elle en a tendu un à la dame et toutes les deux se sont mouchées en chœur.

Finalement, après quelques coups de trompette nasale, la dame nous a invités à entrer. Pendant qu'elle téléphonait à la S.P.A. pour mettre l'affaire au clair, Éric nous a tout raconté.

Il a mon âge. S'il ne fréquente pas mon école, c'est parce qu'il est inscrit dans un établissement privé, en dehors de la ville. Il passe la semaine là-bas et revient seulement la fin de semaine. (Quelle horreur !)

C'est sa mère qui devait s'occuper du chien pendant la semaine et elle

n'appréciait pas du tout cela. C'est sûrement la raison pour laquelle elle avait essayé de se débarrasser de lui.

Après son coup de téléphone, la mère d'Éric est revenue au salon en portant un plateau garni de biscuits et de jus. Papa a porté la main à sa bouche comme s'il allait vomir. Maman a été plus polie. Elle a simplement expliqué à la dame qu'on avait déjà pris une sérieuse collation avant de venir.

Le chien avait été donné par la S.P.A. à une famille habitant à l'autre bout de la ville, nous a raconté la mère d'Éric. Mais, apparemment, il s'était sauvé et il avait essayé de retrouver ses anciens maîtres. La fugue était une de ses grandes spécialités. Une fois, Kita-Patte-de-Plâtre s'était même rendu jusqu'à l'école d'Éric.

— Si c'est pas la preuve d'une intelligence exceptionnelle, s'est exclamé mon père qui y tenait vraiment.

Cette fois, la dame ne l'a pas foudroyé du regard. Au contraire, c'est

elle qui a baissé la tête pour regarder ses souliers.

— C'est vrai qu'il est intelligent. Je me rends compte que ce que j'ai fait n'était pas très malin. Je ne pensais pas qu'Éric aurait autant de peine et puis... et puis...

Son menton commença à trembler. Maman lui tendit son dernier mouchoir.

— Ça va, maman, murmura Éric. Je te pardonne. Je ne demande plus le divorce.

— Merci, chou, a-t-elle reniflé, parce qu'un divorce par année, c'est bien assez.

Maman a attrapé une serviette de table. Papa aussi. C'était reparti pour les trompettes. Leur musique était tellement entraînante que même Éric et moi, nous nous sommes mis de la partie.

Quelques mouchoirs plus tard, on s'est entendus pour une garde partagée. Tant que maman et papa ne seraient pas divorcés, on garderait Kita à la maison pendant la se-

maine et Éric l'aurait la fin de semaine.

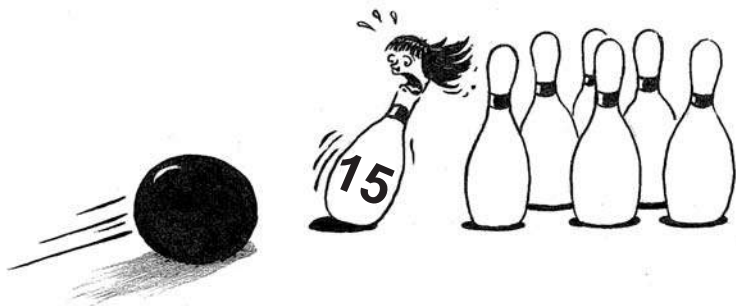
Quand maman a dit que papa et elle pensaient se séparer, la symphonie des mouchoirs a failli repartir de plus belle. Mais Kita a émis un petit jappement comme pour dire, « non, mais ça suffit ! » et ça nous a arrêtés sec.

On a laissé Kita chez Éric et on est repartis vers la maison. Mon père ne boitait presque plus et les zébrures étaient pratiquement disparues du visage de ma mère. J'ai pensé qu'il faudrait bientôt que je mette au point de nouvelles épreuves parce que, évidemment, je n'avais toujours pas fait mon choix.

Pour les épreuves, je commençais à manquer d'imagination. Sans compter que je craignais les nouvelles conséquences des compétitions. Mes parents déclenchaient des catastrophes à tous les coups. Ça m'aurait fait de la peine qu'il y en ait un des deux qui se blesse sérieusement. On avait bien assez d'un

chien avec une patte dans le plâtre dans la famille.

Papa, maman. Maman, papa. Je les aimais beaucoup trop tous les deux pour choisir. Et pourtant, il faudrait bien que je tranche un jour. Et ce jour approchait à grands pas.



DURS COUPS DE TÉLÉPHONE

Éric est venu porter Kita après le souper. La longue fin de semaine était terminée et il partait très tôt pour sa prison scolaire le lendemain. Je lui ai promis que j'en prendrais le plus grand soin et que j'irais le lui porter à cinq heures vendredi.

Il venait à peine de partir quand le téléphone a sonné. C'était Raphaëlle.

Rosalie était avec elle. Toutes les deux étaient impatientes de connaître les nouveaux épisodes de ma vie tumultueuse. Mes amies suivaient mes aventures comme si ça avait été un téléroman. J'ai pensé que l'histoire terminée, je devrais en faire un livre.

Je me suis enfermée dans ma chambre pour avoir la paix et je leur ai raconté notre après-midi. Elles se passaient le téléphone à tour de rôle. J'étais toujours obligée de répéter. Ça devenait fatigant.

Rosalie voulait savoir si Éric était mignon et, si oui, quand elle allait pouvoir le rencontrer. Raphaëlle, elle, s'inquiétait de savoir si j'allais exiger une pension alimentaire pour la garde du chien.

— Moi, mon père verse de l'argent toutes les semaines à ma mère, m'a-t-elle expliqué, parce que c'est ma mère qui me garde pendant la semaine. Rosalie lui a arraché l'appareil pour me dire qu'elle trouvait l'idée géniale.

— On devrait partager l'argent à trois ! a-t-elle même suggéré.

Quand j'ai dit que je ne voyais pas de raisons, un, de demander une pension et deux, de la partager avec elles, je pensais parler à Rosalie, mais c'est Raphaëlle qui m'a répondu qu'elle était d'accord. Rosalie a voulu savoir ce que j'avais répondu. Raphaëlle lui a expliqué. Elles ont commencé à se chicaner à ce sujet. Résultat, j'ai dû poireauter dix minutes au bout de la ligne à attendre qu'elles cessent de se chamailler. Après, elles se sont battues pour savoir qui reprendrait le téléphone. À force de se tirailler, la ligne a été coupée.

C'est Raphaëlle qui a rappelé au bout de quinze minutes. Elle était de retour chez elle. Rosalie, elle, avait été punie parce que le fil du téléphone avait été arraché dans la bagarre. On ne pouvait plus l'appeler tant que sa mère ne se serait pas procuré un nouvel appareil.

Raphaëlle a demandé le programme des activités pour le lende-

main. J'ai dit que je ne savais pas trop. Que je me laissais la nuit pour y réfléchir. Elle a insisté pour qu'on passe à l'épreuve des tours au téléphone. C'est son idée depuis le début. Elle veut que mes parents fassent preuve de courage en appelant des gens pour leur jouer des tours. J'ai dit que j'y penserais. Après tout, c'est vrai, il n'y avait pas grand risque de se casser une jambe en jouant des tours au téléphone.

Kita-Patte-de-Plâtre a dormi dans ma chambre. Je lui ai demandé ce qu'il pensait de l'épreuve des tours au téléphone. Pour toute réponse, il s'est léché la patte. Je me suis demandé ce que ça pouvait bien signifier.

Le lendemain, au réveil, j'ai été très surprise de découvrir que le canapé était vide. Papa et maman avaient dormi ensemble, dans le même lit. J'ai pensé que ce ne serait peut-être plus la peine de les soumettre aux épreuves. Qu'avec un

peu de chance, maman allait oublier sa promotion dans la colle à dentier et qu'ils allaient se remettre ensemble avant même d'avoir divorcé.

Je suis sortie promener Kita. Il faisait beau. J'avais l'impression que la vie me réservait d'heureuses surprises.

Encore une preuve que je suis comme papa. Beaucoup trop optimiste.

Maman a à peine ouvert un œil qu'elle a commencé à râler parce qu'elle était en retard. Papa l'a traitée de madame Bougon. Elle lui a répondu que s'il n'était pas capable d'être plus aimable que ça, il n'avait qu'à faire son café tout seul. Il a rétorqué que ça ne lui brisait pas le cœur, vu que le sien était infect (le café, pas le cœur). Que depuis qu'ils étaient mariés, il n'avait jamais osé lui dire, mais maintenant qu'ils allaient divorcer, il ne se gênerait plus.

— Bouah ! Ouach ! Caca ! a clamé papa, en faisant des grimaces immondes de sa langue pâteuse de frais réveillé.

Maman a dû mordre dans un linge à vaisselle pour parvenir à se calmer.

J'ai pensé que ce n'était peut-être pas le temps de leur causer « Olympiques ». Ils ne me semblaient pas avoir l'esprit assez sportif à mon goût.

Après la douche, papa paraissait de meilleure humeur. Il m'a demandé s'il y avait d'autres épreuves de prévues, vu qu'il n'y avait toujours pas de gagnant.

— Euh... ai-je bredouillé, toujours pas très sûre que c'était une bonne idée de continuer.

— Je me sens frais comme une rose et prêt à tout ! a-t-il déclaré. Et puis, il faut régler cette question une bonne fois pour toutes.

— Eh bien, euh, ai-je continué, Raphaëlle a proposé un concours de blagues au téléphone...

Maman faisait justement irruption dans la cuisine avec son fer à friser.

— Des blagues au téléphone ? Franchement, Olivia, trouve autre chose !

Apparemment, son mauvais café n'avait pas amélioré son état.

— Mais au contraire ! s'est exclamé papa. Je trouve que c'est une excellente idée !

C'était évident qu'il s'enthousiasmait exprès pour la faire enrager. Comme je sentais la soupe chaude, j'ai tenté de reculer.

— Si maman n'a pas envie, peut-être que...

— Voyons, chérie, il n'y a rien de plus amusant qu'une blague au téléphone !

Papa en faisait trop. Malheureusement, maman est tombée dans le panneau à cent à l'heure. Elle a pris un air pincé pour lancer :

— Ah oui, tu trouves ça amusant les blagues au téléphone ? Eh bien, je vais t'en faire des blagues, moi. Tu vas voir si c'est amusant !

— Vas-y, vas-y, a dit mon père, en faisant semblant d'être tout à fait relax. Mais ses sourcils en accent circonflexe le trahissaient.

Maman a décroché l'appareil et a composé un numéro. Mon père ne

riait plus du tout. Je crois que, comme moi, il s'attendait au pire. Il savait très bien que faire enrager ma mère avant le déjeuner équivaut à une tentative de suicide.

— Monsieur Poisson, s'il vous plaît, a articulé maman sans desserrer les mâchoires.

Papa a bondi de sa chaise comme s'il avait été éjecté d'un canon. Il faut dire que monsieur Poisson est le nom de son patron. Il a fait un pas vers maman.

— Véronique ! Tu ne vas quand même pas...

Ma mère l'a arrêté d'un geste de la main. Elle a appuyé l'appareil sur sa poitrine pour siffler :

— Tu veux rire, eh bien, on va rire ! Monsieur Poisson ?

Papa a voulu lui arracher le téléphone des mains. Maman a reculé d'un pas.

— Ce n'est pas drôle, Véronique ! Lâche ce téléphone immédiatement !

— Monsieur Poisson ? Mon mari fait demander si vous avez changé l'eau de votre bocal ce matin ?

J'étais tétanisée sur ma chaise. Maman dépassait les bornes.

— C'est une blague, monsieur Poisson. Je sais bien que vous ne vivez pas dans un bocal, sinon vous ne pueriez pas autant !

Là-dessus, elle est partie d'un rire inquiétant et elle a raccroché.

Papa était tellement furieux qu'il était incapable de parler. Il suffoquait. Il a desserré sa cravate pour laisser s'échapper un peu d'air et il a dit :

— Il a un afficheur ! Il va savoir tout de suite que le coup de téléphone vient d'ici. Je vais perdre mon emploi, Véro !

Maman a blêmi. De toute évidence, elle n'avait pas pensé à ça.

Papa a fait trois fois le tour de sa chaise avant de s'écrier :

— Tu veux jouer à ça ? Eh bien, on va jouer à ça !

Il a attrapé le téléphone à son tour et, tip, tip, tip, il a composé un numéro à la vitesse de l'éclair.

Maman a rapidement compris que son emploi aussi était en jeu.

Elle a tenté de lui arracher le téléphone, mais papa a grimpé sur une chaise pour l'empêcher de l'atteindre.

— Je voudrais parler à monsieur Citron, a-t-il demandé, le souffle court.

Maman sautait à côté de lui pour lui arracher l'appareil. Papa s'est dégagé juste à temps.

Il était debout sur la table quand il a demandé :

— Ma femme Véronique fait demander si vous êtes pressé ce matin ? Citron pressé. Vous comprenez ? Ah ! Ah ! Ah !

Maman, qui avait suivi papa sur la table, avait maintenant un pied dans ma tartine de Nutella. Elle sautillait toujours pour essayer d'arracher le téléphone des mains de mon père.

— Pierre, donne-moi ça immédiatement ou j'appelle la police !

— Tu ne vois pas que je suis au téléphone, chérie !

Papa a continué sur la pointe des pieds.

— Excusez-moi, monsieur Citron. J'étais dérangé par une folle qui veut appeler la police. Monsieur Citron, je voulais vous dire : Ça ne doit pas être de la tarte, d'avoir un nom comme le vôtre !

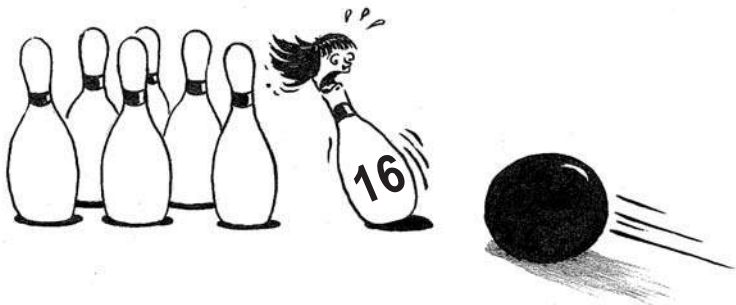
Tout à coup, papa a froncé les sourcils.

— Il a raccroché. Franchement, Véronique, ton patron n'entend vraiment rien à la plaisanterie.

Maman, découragée, s'est écroulée dans le beurrier. Papa, toujours debout sur la table, regardait vaguement au loin. C'est-à-dire jusqu'au buffet de la salle à manger.

Il a eu quelques tics avant de porter la main à sa bouche.

— Seigneur ! Qu'est-ce qu'on a fait ?



RETOUR EN CLASSE

Évidemment qu'avec tout ça, je suis arrivée un peu en retard à l'école. Je ne pouvais pas partir et laisser mes parents dans un état pareil. J'ai dû les reconforter un peu, tenter de les rassurer. Peut-être qu'au fond, chacun de leur patron avait un meilleur sens de l'humour qu'ils ne se l'imaginaient. Peut-être qu'ils seraient reçus au bureau avec de grandes claques

dans le dos. J'avais beau leur servir tout un discours d'encouragement, je n'y croyais pas moi-même. Je les ai laissés dans le salon, la lumière éteinte. C'était pas joli à voir.

Patte-de-Plâtre se tenait tranquille dans un coin. Pauvre bête, il devait se demander dans quelle maison de fous il était tombé. Je l'ai quand même chargé de les surveiller.

Raphaëlle et Rosalie ne tenaient plus en place quand je suis entrée dans la classe. Elles essayaient toutes les deux d'attirer mon attention pour que je leur explique discrètement ce qui s'était passé pour que j'arrive aussi tard. Rosalie m'a lancé une boule de papier, Raphaëlle m'a fait passer un message via Mélanie. Rosalie, voyant que je ne répondais pas, m'a envoyé un trombone entre les deux oreilles pendant que Raphaëlle s'essoufflait à me faire des « psitt ! ».

Vély, notre professeur, a arrêté de parler pour suivre leur manège. J'ai

essayé de leur faire comprendre que Vély les observait, mais elles avaient tellement hâte d'en savoir plus qu'elles ne s'en rendaient même pas compte.

— Raphaëlle et Rosalie, on ne vous dérange pas trop ? a demandé le professeur.

— Pas du tout, a répondu Rosalie, sans se laisser démonter.

— J'imagine que ça ne vous dérangera pas non plus de copier cent fois : Je suis capable d'attendre la récréation avant d'apprendre les derniers potins ?

— Ça, ça me dérange un peu plus, a répondu Rosalie en faisant la moue.

Toute la classe a éclaté de rire.

— Et toi, Raphaëlle ? a continué Vély.

— Cent fois ? Mais je n'aurai jamais fini demain !

— Bon, je vais être magnanime pour cette fois. Vous me ferez cent fois à deux. Cent divisé par deux, ça fait combien ? a-t-il demandé à la classe.

Tout le monde a crié : « Cinquante ! » en chœur.

C'était presque beau d'entendre une telle unanimité.

Quand j'ai raconté à Raphaëlle l'histoire des gags au téléphone, ça l'a mise très mal à l'aise. Après tout, c'est elle qui en avait eu l'idée. Elle n'a pas dit un mot pendant au moins huit minutes. Ce qui, chez elle, est le signe qu'elle est vraiment très perturbée. Rosalie, elle, trouvait les gags excellents et se promettait de les essayer un jour avec des numéros pris dans l'annuaire.

— Mais toi, tu n'as même pas ri un peu ? m'a-t-elle demandé, étonnée.

— L'ambiance n'était pas vraiment à la rigolade, lui ai-je expliqué.

— Même quand ta mère est tombée dans le beurrier ?

J'ai avoué qu'à ce moment-là j'avais réprimé un sourire. Surtout en entendant le bruit que ça avait fait.

— Ah ! Quand même ! Tu me soulages ! Je pensais que tu étais en train de perdre ton sens de l'humour, toi aussi.

Raphaëlle est sortie de son mutisme pour demander :

— Alors, ils ne vont vraiment pas se réconcilier ?

— Eh bien, ai-je soupiré, c'est pas parti pour ça.

— Et tu vas vraiment être obligée de choisir ?

— J'en ai bien peur.

— Tu as pensé à d'autres épreuves ?

J'ai dû admettre que non.

— Je crois que je vais arrêter. Jusqu'à maintenant, je n'ai fait qu'aggraver la situation. En plus, au bout de sept épreuves, il n'y a toujours pas un seul gagnant.

— Qu'est-ce que tu vas faire alors ?

J'ai secoué tristement la tête.

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

La cloche a sonné. On est allés se mettre en rang.

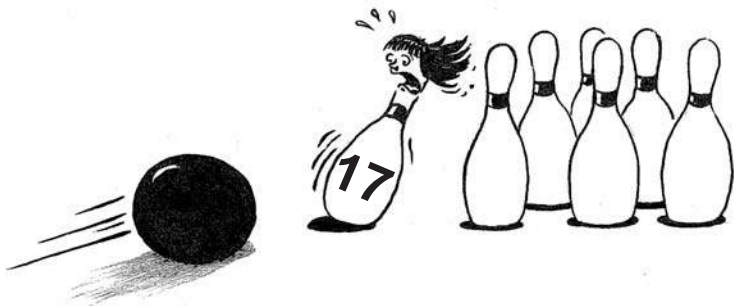
Juste avant d'entrer dans l'école,
Rosalie a déclaré :

— Quand même, c'est vache !

— Quoi ?

— Cinquante copies !

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que je ferais bien mille copies pour avoir des parents qui s'aiment et veulent rester ensemble. Mais dans la vie, ce n'est pas comme ça que ça marche.



IL FAUT BIEN QUE ÇA FINISSE UN JOUR

Cette histoire de copies m'a quand même donné une nouvelle idée. Quand on cherche bien, il en reste toujours une quelque part, même quand on pense avoir épuisé toutes les possibilités. Je me suis dit que je proposerais un nouveau concours à mes parents : une course d'écriture. Le premier qui arrivait à

écrire cent fois une phrase très simple.

— Laquelle ? a demandé maman sans enthousiasme quand je suis rentrée à la maison.

— « Je ne divorcerai pas », ai-je déclaré.

Papa a pouffé :

— Tu penses peut-être que ça va nous faire changer d'avis ?

— Non, non... ai-je menti.

Au fond, c'est vrai que je pensais qu'à force de l'écrire, ils finiraient par se la mettre dans la tête.

— Olivia... a commencé ma mère.

Ma gorge s'est nouée. Elle avait son ton solennel des mauvaises nouvelles. J'ai cherché Patte-de-Plâtre des yeux. Il était là. C'était déjà ça. Papa a posé sa main sur mon épaule :

— Ta mère a perdu son emploi.

Je ne savais pas quoi dire. Ça avait l'air très grave. Après quelques secondes d'hésitation, j'ai lâché :

— Mes condoléances.

Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire. Tout ce que je savais,

c'est que mon père avait dit ça à notre voisin quand il avait perdu sa femme.

— À cause des farces plates de ton père... a cru bon de rajouter ma mère.

— Je te signale que c'est toi qui avais commencé, a rétorqué papa.

Ma mère a baissé la tête. Elle savait bien qu'il avait raison.

— Alors, ai-je dit, tu ne vas pas partir à St-Ti-Gusse-les-berges ?

— Non, a fait ma mère, sans relever la tête. Ce n'est pas la peine si je n'ai pas d'emploi là-bas.

Papa a fait une moue contrite, mais on voyait bien qu'il n'était pas sincère.

Il faut dire qu'il s'en était mieux tiré au bureau. Il avait raconté à monsieur Poisson que sa femme était en dépression. Il avait même réussi à tourner l'anecdote à son avantage. La secrétaire de monsieur Poisson avait les larmes aux yeux quand papa a eu fini de raconter sa dramatique histoire de divorce. Monsieur Poisson lui a donné le nom

du psychologue qui avait traité sa sœur et lui a souhaité bon courage. Il lui a même donné son après-midi de congé pour aller s'occuper de maman.

J'ai demandé :

— Allez-vous vous séparer quand même ?

Papa et maman ont échangé un regard. J'ai bien cru que leur projet de divorce venait de tomber à l'eau. Je m'apprêtais à sauter de joie quand maman a lâché :

— Hélas, ma chérie. Il le faut.

Il le faut, il le faut. C'est elle qui le dit. Enfin, je ne pouvais pas faire grand-chose pour les en empêcher. Je suis allée m'enfermer avec Kita dans ma chambre. En y réfléchissant, je me suis rendu compte que la perte d'emploi de maman avait quand même un bon côté : je ne serais plus obligée de choisir entre mes parents. Comme maman allait rester en ville, je pourrais habiter une semaine chez elle, une semaine chez papa, comme la majorité de

mes amies. Finalement, je ne m'en tirais pas si mal.

Je suis sortie de ma chambre pour proposer à mes parents d'aller célébrer la cérémonie de clôture des Olympiques au restaurant.

Ils étaient d'accord.

Ce soir-là, même si je savais que mes parents allaient divorcer, je me suis endormie soulagée. La pire épreuve, celle du choix, était terminée.



Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes deux semaines plus tard. Beaucoup de choses ont changé. D'abord, Kita n'est plus Patte-de-Plâtre. Le vétérinaire lui a enlevé son plâtre avant-hier. On peut donc faire de grandes balades au parc. Kita adore courir après les écureuils et on s'amuse vraiment bien ensemble.

Et puis, maman a trouvé un nouvel appartement tout près d'ici.

Ce qui est merveilleux, c'est qu'il est situé dans la rue où habite Éric. On emménage samedi. Ça tombe bien, Kita va être chez son père. On n'aura donc pas de chien dans les jambes pour travailler. La chambre, chez ma mère, est un peu plus petite que celle de chez mon père, mais elle a une grande fenêtre qui donne sur la rue. Ça me plaît assez.

Raphaëlle et Rosalie sont bien contentes que je ne déménage pas à St-Ti-Gusse-les-berges, même si ça leur aurait fait un endroit pour aller en vacances.

La nouvelle du siècle, c'est que la mère de Rosalie s'est fait un amoureux. Rosalie est tout excitée, vu qu'elle n'a jamais eu de père.

— Avec un peu de chance, elle m'a dit, moi aussi, je vais pouvoir divorcer un jour.

Je lui ai confié qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Le divorce, ce n'est pas aussi amusant que ça en a l'air. Il y a quand même des inconvenients.

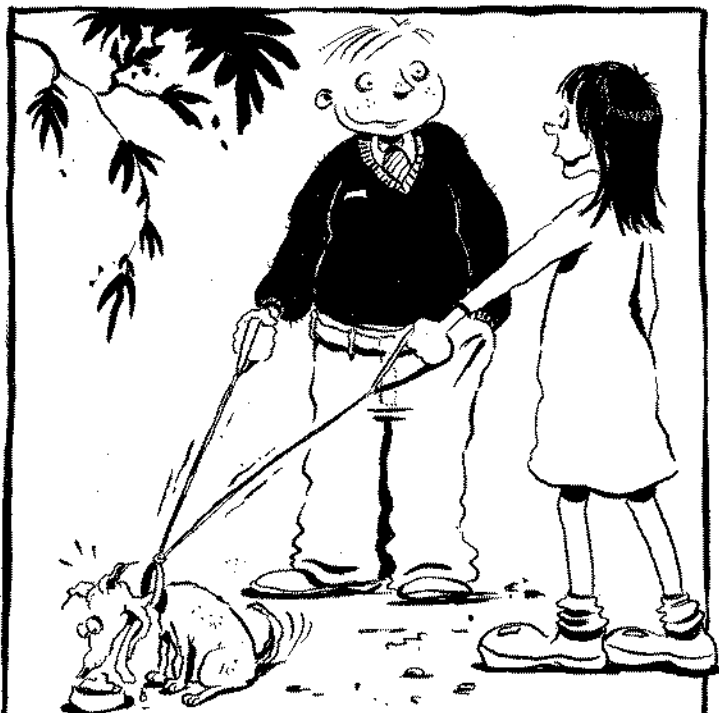
Maman n'a pas encore trouvé d'emploi, mais ça ne devrait pas tarder. Papa dit qu'elle est reconnue comme une excellente employée dans son domaine. Et ils sont rares. Ça doit être vrai. Vous en connaissez beaucoup, vous, des spécialistes de la colle à dentier ?

Éric et moi, on est devenus bons amis. La fin de semaine, on joue ensemble. Il a plein de jeux vidéos que je ne connais pas. Rosalie se moque de moi parce que je m'amuse avec un garçon. Elle dit que c'est mon amoureux.

— Est-ce que tu vas nous inviter à ton mariage ? m'a-t-elle demandé lundi dernier.

Je ne sais pas si on va se marier un jour. Ça ferait sûrement très plaisir à Kita.

Une chose est sûre, si on décide de divorcer, jamais, jamais, je ne demanderai à Kita de choisir.



FIN



Achevé d'imprimé
sur les presses de Marquis imprimeur
en juillet 2005



Olivia a un gros problème : ses parents divorcent. Pire encore, on lui demande de

choisir avec quel parent elle ira vivre. Mais comment choisir entre son père et sa mère ?

Olivia est peut-être la reine de l'indécision, mais elle ne manque pas d'imagination. Pour déterminer un gagnant, elle organise des Olympiques parentales. Le parent qui remportera le plus d'épreuves méritera sa petite fille en or !

Au programme, des épreuves plus loufoques les unes que les autres : fabrication d'un gâteau de mariage, tours au téléphone, jeux de quilles dans l'allée de garage... À croire que le divorce est une partie de plaisir !

Et le chien, là-dedans ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans ce jeu de quilles ?

CAROLE TREMBLAY écrit pour le théâtre et la télévision. Elle a écrit des albums, des mini-romans et des romans aussi. Voici son quinzième ouvrage.

LES ILLUSTRATIONS SONT DE DOMINIQUE JOLIN

 **S** ÉDITEUR

ISBN 2-922225-59-3



9 782922 225594